

Texte 17. Le jugement de Dieu et autres textes (45 p.).

Ce texte a été mis en place le 19/11/24

Cliquez sur le chapitre que vous souhaitez lire.

Contenu :

1. Le jugement de Dieu.....	2
2. Le jugement des morts.	3
3. La religion érotique chez les kikuyu (mau-mau).	5
4. Le contrôle de l'âme.....	7
5. La société secrète.	9
6. Le peuple léopard.....	10
7. Incantation.	12
8. Le serpent mythique.....	14
9. Faiseur de pluie.	16
10. L'initiation sexuelle.....	18
11. L'initiation sexuelle (suite).	20
12. Le viol rituel.	21
13. Funérailles d'un magicien.....	23
14. La métamorphose.....	25
15. Le serpent mythique.....	27
16. L'envoûtement.....	29
17. Ancêtres.....	31
18. Dieu.....	33
19. Clitoris.	34
20. Il y a phallus et il y a phallus sacré.....	36
21. Les fétiches.	38
22. Une société secrète de femmes.	40
23. Du masque au masque sacré.....	42
24. Le juge comme interprète d'un esprit.	43

1. Le jugement de Dieu.

Bibl :

-- Th. Van Baaren, *Doolhof der goden*, (Le labyrinthe des dieux), Amsterdam, 1960, 195v.

-- J. Lantier, *La cité magique*, (la ville magique) Paris, 1972, 126/128.-.

Préposition :

“Acte qui vise à provoquer en justice une décision directe de la divinité”. La définition de Van Baaren, comme l’ensemble de l’ouvrage, met l’accent sur “la divinité”. L’événement doit être spectaculaire et miraculeux de telle sorte que la puissance de la divinité ne laisse aucun doute. Est-ce qu’on le teste par rapport à un modèle.

L’acte d’accusation.

Déjà l’acte d’accusation nous fait entrer dans la sphère du sacré, resp. de l’occulte. Lantier fournit des modèles : cracher trois fois en direction de la cabane du malade, proférer des menaces avec des gestes sinistres, aller seul dans la forêt la nuit pour déterrer des cadavres d’animaux, prendre l’apparence d’un chien pour aboyer à la cabane. Pour nous, modernes et postmodernes, ces allégations semblent incongrues mais, dans une culture encore baignée dans le sacré, de telles accusations prennent tout leur sens.

Le jugement de Dieu.

Le plat fait son effet.- Le magicien de la tribu prépare un mélange ou un sirop de plusieurs plantes - logoniaceae ou euphorbiaceae - et le verse dans un réceptacle en terre. Le peuple se rassemble. L’accusé est contraint de boire la drogue.

Le magicien dose de manière à ce que l’effet ne soit fatal que dans un cas sur trois. L’accusé frappé de paralysie générale s’effondre ; sa tête enfle, ses yeux se gonflent, sa langue épaisse et blanchissante sort de sa bouche.

Déplacement. Si l’accusé urine et saigne du nez, alors il est innocent. S’il meurt, alors il est coupable.

Note... - La description de Lantier s’en tient à ce qui est observable de l’extérieur. Il n’est pas évident qu’une divinité contrôle ce processus de changement. Ce qui est clair dans le contexte, cependant, c’est que Lantier donne la priorité soit à l’esprit ou aux esprits des plantes, soit au fétiche - par exemple, le vase en terre - qui n’existe pas sans les esprits ancestraux (en particulier le père primitif), en tant que “cause” de nature extranaturelle. Que

les deux soient souvent distingués des divinités au sens strict est certain. Conséquence : la définition de van Baaren doit être mise à jour : au lieu de “la divinité” vient “un être supérieur” (qui peut être une divinité, bien sûr).

Remarque . - Lantier insiste sur les nombreux abus qui se produisent soit à cause du magicien, soit à cause des accusateurs. Surtout le magicien succombe par exemple à la possession de richesses.

Note ... - Les cultures islamisées - Par exemple, au Nigeria. La classe sociale supérieure est islamique (blanche mais fortement mélangée à du sang noir). Elle subjugué les populations animistes (c'est-à-dire croyant à l'existence d'âmes, d'esprits et de divinités) et fétichistes d'origine négro-africaine.- Pour cette couche supérieure, le verdict de Dieu est le meilleur moyen de se débarrasser des membres de la population noire qui posent problème. Le chef de village islamique, par exemple, dispose dans le clan noir local de partisans ou d'“agents” rémunérés pour trahir et dénoncer celui qui dérange. Dans ce cas, le magicien joue un rôle douteux, pouvant conduire l'accusé à sa mort.

Note . - L'auteur, o.c., 128ss., voit une sorte d'évolution à l'œuvre. Ce que les plantes (et les êtres supérieurs qui leur sont attachés) sont dans le cas précédent, cela se transforme - selon Lantier - en fétiche. Ainsi, en Haute-Volta, la “tinsé”. Il s'agit d'une cruche d'argile portant des signes que le féticheur appliquait lors d'un rite traditionnel. Les signes archaïques, selon l'auteur, sont un langage convenu qui donne accès à l'autre monde : ils font appel aux ancêtres pour qu'ils donnent au féticheur la capacité de “voir dans l'invisible”. Une fois les signes présents, le magicien utilise ses mains pour enduire la jarre d'un mélange de sang de poulet, de chèvre et de caméléon. Ce geste avec le sang sacrificiel - dit toujours l'auteur - est un appel aux êtres sacrés. Une fois les rites nécessaires et suffisants accomplis, le peuple est convaincu que les esprits sont obligés d'accepter les propositions du peuple. La tinsé peut alors être utilisée pour déterminer la culpabilité ou l'innocence, l'expiation ou le jugement, tout comme nous l'avons vu avec le mélange de plantes.

2. Le jugement des morts.

Bibl. : -- J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 130/132.-.

Le cadavre d'un jeune homme assassiné a été retrouvé dans la nature. Le coupable n'a pas été retrouvé. Le chef du village ordonna donc une enquête basée sur l'interrogation des esprits.

Les villageois se réunirent en cercle autour d'une pièce soigneusement nettoyée. Une jarre contenant les ossements des ancêtres comme fétiche était prête. Le chef du village entouré de ses serviteurs s'installa sur un siège en bois près de la jarre du quartier. Des hommes masqués apportèrent le cadavre à l'intérieur du cercle et le placèrent sur une natte non loin de la jarre.

Le magicien dans sa parure se mit à danser et à appeler les esprits par des cris. Le tintement des cloches résonnait puissamment à chaque pas de danse. Le chef ordonna la fin de la danse. Le cadavre fut roulé dans la natte et ligoté, mais avec la tête à l'extérieur de la natte.

Six hommes qui avaient pris des drogues soulevèrent le mort sur leurs épaules. Sautant au rythme du tam-tam, ils le transportèrent dans le cercle. Une odeur insupportable se répandit. Sur l'ordre du chef, la circumambulation s'arrêta.

Le magicien s'approcha du mort. D'une voix solennelle, il demanda au mort s'il était puni pour une violation des règles tribales. Les porteurs commencèrent à marcher quelques mètres et s'arrêtèrent soudainement : le cadavre faillit tomber sur la gauche mais fut rattrapé à temps.- L'esprit du mort se manifesta : en tombant sur la gauche, il voulait dire qu'il n'avait enfreint aucune règle.- Le magicien demanda alors s'il avait été tué par quelqu'un du village. Le corps tomba à droite. Ce qui était une confirmation.- Le chef du village présenta une liste de suspects. Aux deux premiers noms, le mort répondit par la négative ; au troisième, le cadavre tomba à droite.

“La foule poussa alors un long hurlement, modulé si étrangement qu'il me fit frissonner. Elle entend encore cet incommensurable déchaînement (...) ” (o.c., 131). Le cercle des villageois se referma soudain autour du malheureux accusé. Sur un geste du chef du village, le cercle s'ouvrit. L'accusé - bien qu'horrifié - s'enfuit aussi vite qu'il le peut, pour disparaître dans les hautes herbes en poussant des cris d'angoisse.

L'auteur.

Le Congolais qui m'accompagnait a dit : “Il est allé mourir dans la nature.” “Je ne vous comprends pas”, lui dis-je incrédule. “Les temps anciens sont révolus. Si personne ne le poursuit pour le rencontrer, il peut rejoindre la ville

et y trouver du travail”. “Non”, répondit mon compagnon. “Cela ne sert à rien. Les esprits ont maintenant coupé quelque chose dans sa tête. Regardez, les vautours volent déjà au-dessus de lui. Une telle chose est un signe qui ne ment pas. Dans quelques heures, il cessera de marcher. Il s’allongera, le nez contre la terre. Il se laissera mourir. Les vautours sont les messagers de nos ancêtres : ils écraseront son crâne et mangeront son âme” (o.c., 132).

Note . - L’auteur, o.c., 126.- La société primitive ne connaît la paix que si l’ensemble du groupe observe très scrupuleusement les coutumes, c’est-à-dire les règles de comportement “sanctifiées” par la tradition. C’est l’expression de l’ordre qui régit les choses. En matière judiciaire, la société archaïque n’a que deux verdicts : soit la peine de mort, soit l’exil. Ce dernier est un châtement pire car il s’agit de la condamnation à une mort lente et terrifiante. Puisqu’à ses yeux le châtement est imposé par une puissance invisible et mystérieuse, le condamné sait qu’il est nécessairement banni de ce monde. Et ce, même de la part de ses propres enfants, par exemple, qui vivent une peur indicible.

Note ... - Le rôle du fétiche.- Le fétiche - dans le cas précité une jarre consacrée - possède un pouvoir qui est judiciaire. La jarre d’armoire crée le contact avec le monde des ancêtres, surtout les premiers ancêtres. Souvent la jarre d’armoire montre des signes qui contiennent un appel à ces esprits élevés. Le fétiche est créé par l’ordination d’un homme ou d’une femme fétiche qui, au moyen de toutes sortes de sacrifices, s’attire la faveur des ancêtres, oui, la perpétue de sorte que le groupe puisse y revenir encore et encore à travers les nombreuses circonstances - le fait que des tromperies et autres soient commises ne viole pas ce noyau sacré.

3. La religion érotique chez les kikuyu (mau-mau).

Bibl. : -- J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 273/286 (Une civilisation de la masturbation), (A civilization of masturbation). -- J. Kenyatta (1893/1978), premier président du Kenya en 1964, a écrit un livre, *Au pied du mont Kenya*, Paris, 1967, dans lequel, selon Lantier, il dépeint de nombreux stratagèmes mystérieux des Kikuyu mais qui doivent être mis à l’épreuve des observations des observateurs sérieux, notamment des missionnaires.-- A noter : le livre est dédié à “toute la jeunesse africaine déshéritée pour perpétuer le contact avec les esprits ancestraux.”

Pour l’anecdote, les Mau-Mau sont devenus tristement célèbres pour leur rébellion (1952/1956) que les Britanniques ont réprimée dans le sang.

Mythe.- Un mythe est une histoire d'origine ou d'avenir consacrée à laquelle une culture "mythique" se replie pour résoudre ses problèmes.- Le père primitif des Kikuyu est Lord Mumbere, le fils de l'Orgasme. Sans l'intervention d'une femme, son sperme a créé le premier être humain, le Kikuyu. Dès qu'il fut sur terre, il fit une statue d'argile dans laquelle il ménagea une cavité pour son pénis. Un événement magique s'ensuivit : la statue prit vie et devint la première femme, Moombi ("celle qui crie de bonheur"). Des communautés sexuelles des Kikuyu et des Moombi naquirent neuf filles qui devinrent à leur tour les matriarches des neuf clans qui composent encore la tribu des Kikuyu.

Culture sexuelle mythique. La femme dans ce cadre mythique a pour mission la cuisine et l'amour.- Ce qui entraîne ce qui suit.- La courtoisie veut que l'homme prête sa femme à l'invité après un repas. S'il en a plusieurs, c'est la première qui va coucher avec l'invité. Mais souvent, elle abuse de son premier rang et s'offre. En effet, elle est généralement négligée par son mari malgré la "coutume" sacrée qui veut que le mari soit obligé de se relayer avec toutes les femmes. Comme frein à ses abus, plusieurs clans introduisent comme coutume que la première épouse n'a pas droit à l'hospitalité sexuelle. Parfois, un homme achète une jeune femme qui doit se montrer à la hauteur de cette hospitalité. Il choisit avec une grande préférence une femme aux fesses et aux cuisses lourdes, ce que les Kikuyu apprécient beaucoup.

La vraie raison.

La préférence pour ledit abdomen féminin n'est pas motivée par l'unification très fréquente en Afrique à l'image des singes. Ici, le seul mode d'unification est celui du face à face. Si un homme traitait sa femme différemment, il serait dénoncé soit par sa femme, soit par les inévitables voyeurs auxquels il faut s'habituer : à coups de bâtons et de pierres, il serait chassé du village pour errer et finalement mourir.

Ngweko.- Ce terme peut être traduit par "masturbation rituelle". Cela montre le mythe, base de la religion. Chaque village possède un "thingira", une hutte volumineuse dédiée à l'amour. Dans ce thingira - construit selon les règles locales - tous les actes sexuels entre couples ou en groupe sont recommandés, sauf la pénétration générale du pénis. Les jeunes se rendent à la thingira avec la certitude pratique d'y rencontrer de nombreux partenaires, de jour comme de nuit. C'est surtout à la tombée de la nuit que les lieux sont bondés. Chacun doit apporter de la nourriture et des boissons, qu'ils consomment ensemble. Les jeunes hommes se déshabillent complètement tandis que les filles enfilent un tablier protecteur en peau de chèvre pour

empêcher le pénis en érection d'entrer. La fille est autorisée à s'adonner à toutes les formes que lui dicte son imagination, à l'exception de l'intrusion : le jeune homme qui s'en rend coupable est exclu du clan.

Au cours du Ngweko, les jeunes hommes sont tenus de faire preuve de déférence envers les filles.

Ainsi, ils ne peuvent dormir que le visage tourné vers l'autre. L'idée de base est la virginité de la femme non mariée comme un devoir absolu : son utérus est le sanctuaire dans lequel le père primitif dépose son sperme pendant que le jeu amoureux est en cours.

4. Le contrôle de l'âme.

Bibl. :- J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 87ss ...-.

L'auteur se trouvait au Cameroun, parmi ce que les Peuls islamisés appellent les "Kirdi" ("nus"). Un guérisseur prétend pouvoir "extraire" l'âme du corps. L'auteur a le privilège d'assister à l'opération. Il le suit dans son "saré" où il envoie deux femmes et des enfants dans leurs huttes. La pièce est carrée et le sol est aplani avec de la bouse de vache et de l'huile de karité.-

" Je vais tirer l'âme d'un petit garçon qui va mourir. Quand son âme partira, tu verras sur la case (...) un oiseau. Ce sera son âme. Vous en ferez vous-mêmes l'épreuve. Elle ne durera pas longtemps, sinon je ne pourrai pas récupérer son âme. (...)". Le père demanda mille francs et le guérisseur aussi. L'auteur accepta.

Le météorologue donna des ordres à l'extérieur : un garçon d'environ douze ans se porta volontaire. Celui-ci devait s'allonger, dévêtu, sur une natte. L'homme entra dans la cabane voisine pour revenir un bon quart d'heure plus tard avec un corps taché de rouge. Il s'accroupit sur la natte à la droite du garçon avec un panier rempli d'objets, tendit ses bras au-dessus de lui, commença à murmurer une série de formules rapides. Avec une sorte de gelée blanche, il dessine un cercle sur la peau au niveau du ventre. Au milieu de celui-ci, il place une baie qu'il écrase. Avec un couteau, il fait une incision à cet endroit. Le garçon pousse un grand cri et se relève d'un bond. Mais l'homme l'oblige à se recoucher. Un peu de sang sort et coule avec le jus de la baie.

L'homme étend à nouveau les bras et prononce des incantations sur un ton solennel. Soudain, il s'arrête : "Il est mort." L'auteur exprime son

incrédulité. L'homme prend alors un fouet et en frappe violemment le garçon : il ne bouge pas. L'auteur se lève : les mains du garçon sont froides et faibles. Il ouvre les paupières : les yeux sont morts. Aucun souffle ne sort de la bouche ou du nez. Le cœur - l'auteur écoute - ne bat plus.

“Son âme est partie. Je vais vous les montrer”. L'auteur suit dehors : sur le givre de la cabane, un oiseau s'envole et tourne en rond au-dessus d'elle. “C'est l'âme du garçon”. L'auteur, pensant qu'il a été trompé, demande : “Et si quelqu'un tue cet oiseau, que se passera-t-il ?”. “Personne ne peut tuer de tels oiseaux. En avez-vous jamais vu de semblables ? S'ils sont noirs, alors ce sont des magiciens. On voudrait les tuer car ils font le mal, mais ceux qui ont osé sont morts d'une mort horrible.”

Ils retournent dans la hutte. Le garçon présente encore tous les signes de la mort. Le guérisseur s'accroupit, trace des lignes sinistres sur le corps avec un tissu de couleur rouge, étire les bras, répète ses invocations. Il sort une corne d'antilope et à travers la raillerie, il parle dans une langue secrète. Il pose sa main sur le front du garçon : celui-ci revient peu à peu à lui, se lève et sort de la hutte comme si de rien n'était. L'homme entraîne l'auteur dehors avec lui : “Tu vois, il n'y a plus d'oiseau.”

Note . O.c., 86s . - Un homme qui chasse dans la nature se reçoit une longue épine noire dans la fesse. De retour chez lui, il tente de l'enlever mais elle pénètre encore plus profondément, entraînant une inflammation très douloureuse. L'homme vient d'un village de montagne à Mora, une petite ville du Cameroun, pour consulter un guérisseur. Sa fesse et sa jambe sont enflées. Apparemment, il souffre de fortes douleurs. Le guérisseur lui demande de se tenir debout contre un arbre et passe ses mains sur la jambe de haut en bas dans un geste doux et léger.

Après une dizaine de minutes, il commence à prononcer des incantations dans une langue secrète très gutturale. Puis il pose ses lèvres sur la fesse du patient et effectue des mouvements avec ses bras comme s'il voulait voler. Il répète ses mouvements de bas en haut avec les mains sur la jambe pendant plusieurs minutes, en tapant dans les mains, en crachant trois fois sur la terre. “A ma grande surprise, je vois l'épine sortir toute seule et tomber sur le sol comme si un forceps invisible la tirait. Le guérisseur saisit l'épine et, sans un mot, la donne au patient à qui il demande ses honoraires. L'homme prend l'épine, fait quelques pas, replie la jambe, vérifie si tout va bien à nouveau et paie. J'avoue que j'étais cloué au sol mais je ne voulais pas le montrer” (o.c., 87). En effet : le proposant est un sceptique convaincu.

5. La société secrète.

Une société est dite "secrète" non pas parce qu'elle n'est pas connue, mais parce qu'il y a un secret en son sein. Th. van Baaren, *Doolhof der goden*, (Le labyrinthe des dieux) Amsterdam, 1960, 81 ff, dit que les sociétés secrètes jouent un rôle dans de nombreuses religions.

J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 109/122 (Les sociétés secrètes de magie), y consacre un chapitre émouvant,- émouvant en ce qu'il évoque les formes criminelles et le fait comme des formes de folie.

Mythe.- Il cite A.-M. Vergiat, *Les rites secrets des primitifs de l'Oubangui*, Paris, 1951, qui reproduit le mythe de la société Manja (dans le nord-ouest du Congo belge). - Ses membres s'articulent autour d'un esprit puissant, Ngakola, un animal fabuleux, qui, nourri par les villageois, leur confie un secret étonnant : "Mon pouvoir est grand : je peux tuer un homme, découper son corps en petits morceaux, puis assembler tous ces fragments informes en un homme nouveau auquel j'insuffle la vie. Je le ramène amélioré et guéri de tous ses maux - alors envoyez-moi des gens, je les dévorerai et leur donnerai une vie nouvelle." - Vergiat note qu'une telle croyance en un mangeur d'hommes qui dévore un garçon pour le remettre comme initié, se retrouve au cours des initiations chez les peuples primitifs du globe.

Note.

- B. Tanghe, *De slang bij de Ngbandi*, (Le serpent chez les Ngbandi), Brussel, 1919, 53v, dit ce qui suit : - Les tribus du nord-ouest du Congo belge (Ubangi) comme les Mbanza et les Nbugbu adorent un esprit suprême, à savoir le Ngakola. Les Banziri vénèrent l'Hippo comme un esprit suprême qui est hermaphrodite : l'homme s'appelle Ngakola et la femme Ngeseme. Le mythe dit : quand l'Hippo sort de l'eau, il fait une tempête. Partout où cet esprit suprême se précipite, les plantes, les arbres et les fruits tremblent. Chez les Mbanza, Yagpa, Furu, Nbugbu, une sorte de monstruosité qu'ils appellent Ngakola est vénérée comme l'esprit suprême.-

Mythe. Ngakola vit à une source au fond de la forêt. Ceux qui veulent devenir ses "enfants" le cherchent là-bas. Ils y restent très longtemps et apprennent les danses et les chants de Ngakola.- Société secrète.- Tanghe, missionnaire en Ubangi, note que les membres sont parmi les plus distingués de la population. Les initiés racontent aux non-initiés que lorsqu'ils arrivent

chez Ngakola, il frappe la terre et aussitôt le sol s'ouvre, de sorte que tous ceux qui veulent être initiés sont engloutis dans l'abîme. Quand ils sont complètement pourris, Ngakola les ressuscite et leur donne un nouveau nom (comprenez : un nouvel être).

Remarque ... - Nous reconnaissons dans le mythe (dans sa pluralité de variantes) le parcours d'initiation à la réalité du monde souterrain. Ceux qui veulent accéder à la -nouvelle vie doivent déposer l'ancienne et mourir. Mais ici se révèle un parcours qui lui est propre : la monstruosité, parangon des initiés, avale, c'est-à-dire dévore, les personnes auxquelles elle procure ainsi un nouveau mode de vie. Les initiés avec "en eux" les mangés sont "nouveaux" grâce aux victimes de la société secrète qui, en dévorant rituellement les gens, les prive de leur force vitale et les soumet à l'autre monde. Ces personnes, ainsi que leurs tueurs, accomplissent des tâches dans et depuis le monde souterrain. - Ainsi, deux sortes de nouvelles personnes sont créées : les membres de la société qui ne font qu'un avec la force vitale et la servitude des mangés, et aussi les mangés qui, de par leur force vitale volée, mènent une "nouvelle" existence dans le monde souterrain et, depuis ce monde souterrain, "vivent" en unité avec les membres de la société. Vu sous cet angle, il y a bien une double initiation.

Démoniaque.-

W.B. Kristensen, *Verzamelde bijdragen tot kennis der antieke godsdiensten*, (Collected Contributions to the Knowledge of Ancient Religions), Amsterdam, 1947, définit le terme " démoniaque " dans le sens de la science religieuse comme " harmonie des contraires ". Lantier, dans un style indigné, crache son aversion sur la base d'une sorte d'explication psychologique de la criminalité des sociétés secrètes. On peut le comprendre. Mais le " mystère " des esprits du monde souterrain contrôlant les terriens ne s'impose pas de cette façon.

6. Le peuple léopard.

Bibl. : -- J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 117ss ...

Le peuple léopard est composé de membres de sociétés secrètes d'Afrique qui ont tenu bon malgré toutes les oppressions des gouvernements. Le schéma d'initiation comprend ce qui suit.

Pour devenir membre, il faut commettre rituellement un crime avilissant, c'est-à-dire le meurtre de la mère, mais aussi le meurtre du père ou de la famille.- Lantier cite J.-P. Lebeuf, *La civilisation du Tchad*, Paris, 1950, citant

: “A l’époque des Sao, un sacrifice humain accompagnait l’intronisation du nouveau roi. Les habitants se rassemblaient sur la place. Là, le futur monarque décapitait sa mère (...). Puis il égorgeait une vache ou un taureau. Avec la peau de la mère et celle de l’animal, ils firent une couverture pour le Coran qui avait été trouvé sur la colline par les premiers arrivants”. Lebeuf explique : un souverain qui refusait le sacrifice de la mère parce qu’il avait hérité du pouvoir de son père devait réprimer une révolte. De nombreux Sao ont été tellement horrifiés par cette situation qu’ils ont fui et se sont suicidés collectivement.

Le meurtre rituel est actualisé par la participation à des crimes magiques qui comprennent quatre étapes.

1. L’enlèvement.

Les participants se déguisent avec la peau d’une panthère ou d’un lion et se frottent avec la graisse de ces animaux afin que les chiens, croyant avoir affaire à des animaux sauvages, n’aboient pas.

2. Sacrifice.

La victime doit s’agenouiller devant le chaudron (le fétiche). Le météorologue convoque l’esprit de la société et lui fait comprendre que le sacrifice doit l’honorer de manière à renforcer les objectifs. Un assistant se place sur la victime et appuie lourdement avec ses mains sur son dos. Un autre assistant relève la tête de façon à ce que la gorge soit bien visible. Le météorologue coupe la trachée d’un coup. Résultat : la victime hurle de peur et de douleur mais personne ne l’entend. Les personnes appréciées - probablement sous l’effet de drogues - “entendent” ces “cris muets”, que les esprits invisibles “entendent” aussi immédiatement.

Soit dit en passant, de tels “cris muets” sont fréquents dans les cultures archaïques.

3. La communion (participation).- Avec une sorte de cuillère, les participants prennent ensuite le sang du chaudron qu’ils boivent pour ne faire qu’un avec leur esprit de manière occulte.

4. Distribution. La victime morte est retournée. Avec un couteau à découper, on ouvre la poitrine et on en retire le cœur et le foie qui sont coupés en morceaux pour être bouillis avec des principes actifs magiques. Le reste du cadavre est traité selon la coutume locale : déguisé par les griffes de l’animal tutélaire - panthère, lion - le reste est laissé près du village pour créer la

terreur ; souvent le corps est scié et déchiré en morceaux ; parfois le reste est mangé ou jeté aux chiens. Un traitement extrême consiste à sortir les morts de leur tombe et à les découper en morceaux, parfois à les manger.

Note . - Lantier cite l'Indépendant (31.07.1970).- Londres.- Un révérend enragé a décidé de créer une "Association pour la protection des morts" dans le but de réprimer ceux qui s'adonnent à la magie noire, et autres magiciens de Grande-Bretagne dont l'un des passe-temps favoris est de commettre des profanations de tombes. Le révérend père Percy Gray a pris cette décision parce qu'il a été "choqué" - c'est ainsi qu'il l'a exprimé - par les récentes manigances commises dans un cimetière abandonné de Nunhead, dans le sud de Londres. "Il y a quelques jours - a-t-il ajouté - j'ai dû ré enterrer les restes d'un enfant qui avait probablement été désincarcéré par des satanistes. Les vandales avaient sorti le cadavre du cercueil et lui avaient coupé la tête".

Note ... - Depuis juillet 1970, nous avons tous appris à nous habituer à de tels reportages dans les journaux et à de longs articles dans les tabloïds de toutes sortes. Il existe en effet des individus et des groupes - peut-être des sociétés secrètes - qui, d'une manière ou d'une autre, cautionnent le pillage de tombes, y compris en tant que rites glauques au service de leurs objectifs. Il n'est pas improbable que les personnes en question - comme le dit une mode actuelle - "l'aient dans leurs gènes", sans parler de ceux qui l'enseignent dans des livres, des films ou des articles.

7. Incantation.

Bibl : -- J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 91 ss ... -

"J'ai souvent assisté à des rites de possession, notamment au Tchad, mais l'un des plus extraordinaires à ma connaissance s'est déroulé sous mes yeux dans un clan des Luba (Katanga)." Une femme noble était "possédée par un esprit qui avait exorcisé son âme et pris sa place". Une vingtaine de personnes, en majorité des femmes, ont assisté au rite de manière très feutrée.

L'une d'elles avait déshabillé la femme et rasé ses cheveux. Plusieurs femmes l'ont contrainte à s'agenouiller fermement sur un tapis. Elle hochait continuellement la tête et poussait des cris stridents ; de l'écume abondante coulait de sa bouche.- Trois musiciens faisaient un bruit indescriptible. Deux hommes frappaient violemment des tamtams avec des bâtons crochus qu'ils tenaient sous les bras. L'autre soufflait dans un cor arabe. Un thème à trois notes était répété de façon monotone.

Un homme masqué, avec des bottes en raphia et des clochettes, est arrivé en trépignant violemment d'une hutte voisine.

La possédée cessa de remuer la tête et se mit à murmurer des mots incohérents. Le masqué se jeta sur elle et lui donna trois terribles coups de massue sur la tête "de quoi achever un bœuf". Le sang coulait sur son front, coulait dans ses yeux, descendait le long de son nez. Les possédés cessèrent de crier et recommencèrent à se trémousser mais maintenant très rapidement et avec tout le corps. Les femmes qui les retenaient leur donnaient de temps en temps de violents coups de pied sur les fesses et les jambes. L'une d'entre elles s'est étranglée et a failli être prise à la gorge. Une autre était régulièrement frappée dans le dos.

Le masqué balançait un bâton, dansait, tapait du pied au point de soulever un époustouflant nuage de poussière. La possédée secouait violemment la poitrine et la tête d'avant en arrière. Quand elle s'est mise à haleter, toutes les personnes présentes ont haleté en même temps et ont également remué leur poitrine et leur corps d'avant en arrière. "Les pleurs collectifs me donnaient des frissons". Ce rituel féroce a duré environ une heure.

Une femme fétiche est apparue : elle tenait dans sa main une corne de vache tronquée qui était recouverte d'objets magiques - vieilles pièces de monnaie, cauris (coquillages), morceaux de peau de léopard. Les femmes allongeaient la personne possédée sur la natte, les fesses sur un coussin. Elles maintenaient les cuisses écartées. La femme fétiche vidait la corne et l'enfonçait avec la petite pointe dans le vagin de la possédée. Dans un panier, elle a pris un lézard vivant et l'a fait tomber dans la corne. Le masqué a immédiatement branché la corne avec une postcombustion pour forcer le lézard dans le vagin. Une odeur horrible se dégaugea : la corne avait apparemment été frottée avec un produit magique qui dégage des odeurs d'étranglement lorsqu'il est brûlé. Après quelques instants, la femme fétiche retira la corne et boucha le vagin avec un fagot de plantes qu'elle attachait avec une ceinture de cuir.

Les musiciens se sont arrêtés. La possédée assoupie s'est étendue sur le tapis. Le masqué l'aspergea de quelques gouttes d'un sirop blanchâtre tout en marmonnant des paroles incompréhensibles.

Soudain, la possédée s'est redressée pour se lever doucement. Elle n'était pas surprise le moins du monde et semblait calme. Tout le monde est rentré chez soi. Même la possédée. Comme si rien ne s'était passé.

“J’ai tenu à tester moi-même le résultat de cette étrange thérapie quelques semaines plus tard. Aussi surprenant que cela puisse paraître, le fou était maintenant “normal”. Lorsque j’ai demandé ce qu’était devenu le lézard, les gens ont semblé choqués par ma question. Quelqu’un m’a dit que c’était un bon esprit qui, avec l’aide conjointe des ancêtres et de toute la famille réunie, avait exorcisé l’intrus (remarque ... l’esprit qui prenait la place de l’âme) et repris sa place dans le corps du possédé.”

Note . - On voit que la réinsertion du “lézard” (comprendre : l’affirmation actuelle visible et tangible d’un esprit tutélaire (un animal totem)) est le but final de tout ce qui précède. On comprend immédiatement pourquoi les primitifs s’appuient sur un être totem (chose, plante, animal).

8. Le serpent mythique.

Bibl. st. :

-- B. Tanghe, *De slang bij de Ngbandi*, (Le serpent chez les Ngbandi), Bruxelles, 1919.-.

Les Ngbandi, également Mbatu, sont des tribus du nord de ce qui s’appelait alors le Congo belge. L’auteur connaissait extrêmement bien leur culture, comme peuvent le faire les missionnaires après des décennies de vie sur place.

Le serpent - Le 15 mai 1912, le missionnaire a dû faire face à un serpent épais de plus de quatre mètres de long que les habitants, avec lui, n’ont pu tuer que le 19 mai 1912. Mais c’est alors que tout commence. Ginga, le cuisinier, qui avait donné le coup de grâce, a commencé à pleurer et à fulminer comme un fou. Un autre garçon a dit : “Tais-toi parce que c’est un serpent.” Soudain, Ginga s’est arrêté, a parlé normalement et a expliqué : “Je suis un enfant jumeau et donc je suis un serpent. En un instant, j’ai abattu mon frère. Si je n’avais pas pleuré, je serais tombé malade. Maintenant que j’ai pleuré, je suis en paix”.

Le rite de deuil.

Le lendemain, Kumba, sœur jumelle de Ginga, est venue avec son mari : elle aussi était un serpent. Dans un sac de feuilles, elle avait des bouts de bois de mbio rouge. Elle en prit un peu et traça avec lui une large ligne à l’intérieur des deux bras de Ginga, du poignet aux épaules. Ginga a fait la même chose sur elle. Puis elles ont toutes deux pris le reste du bois de mbio et l’ont

saupoudré sur la peau du serpent qui séchait au soleil. - La croyance veut que si le rite n'a pas lieu, il faut s'attendre à la maladie et à la mort.

La raison.

Seuls les jumeaux et certains solitaires, dans la mesure où ils sont apparentés à des jumeaux, sont vénérés comme des serpents. L'auteur a essayé par tous les moyens de faire sortir la raison de la bouche des habitants, mais la réponse était généralement la suivante : "Nous ne savons pas. Dieu l'a dit à nos ancêtres".

La portée.

Le culte du serpent dominait toutes les autres coutumes et pratiques au sein des familles et dans la vie publique du village.

Gasó, un résident très distingué de la tribu Ngonda, a dit : "Votre Dieu est dans l'église - il a montré la chapelle - ; chez nous, le serpent est ce que Dieu est chez vous". Une mère jumelle a dit :

"Ne savez-vous pas que le serpent est le Toro (esprit suprême) des Ngbandi ? Les Mbanza et les Ngbugbu ont leur Ngakola et les Banziri leur hippopotame comme Toro. Chez les Ngbandi, on ne trouve aucun autre Toro que le serpent".

L'histoire de la Bible - L'histoire d'origine de la Bible raconte que le serpent est une apparition du diable (selon l'auteur). "Ils m'ont demandé dix fois de suite si le serpent était si mauvais après tout et si Dieu était vraiment plus fort que le serpent".

La force vitale.

Qui vénère le serpent, jouit de sa plus grande force vitale qui peut conjurer toutes les calamités.- Pourtant, ceci. Le dibèrè est un wijas très spécial dont tous les fétichistes connaissent les effets. Pourtant, un jumeau a été tué par le dibèrè. Motif : son père avait attendu trop longtemps avant de payer ses dettes à un habitant distingué du village. Attendant avec lassitude, ce dibèrè a poignardé sous l'auvent de la maison du père entraînant la mort du jumeau.

Rêves. - Le serpent et les jumeaux échangent régulièrement des messages dans le sommeil des rêves.

Ces messages sont des ordres solides comme le roc. S'ils ne sont pas exécutés, les jumeaux mourront ou le serpent tuera d'autres personnes. Mais

celui qui prétend avoir un faux message en rêve, le serpent des champs viendra le mordre.-

L'auteur.- Les caprices des hystériques, surtout des femmes, et des coreux conduisent aux impulsions les plus arbitraires. Par exemple : le serpent veut que les gens plantent deux arbres ngbu au lieu de nduru comme arbres jumeaux. Ou encore : les enfants n'avaient pas le droit de téter du lait mais de gober des œufs et de boire du vin de banane. En conséquence, les deux enfants sont morts peu de temps après. Autre exemple : le serpent indique une personne qui allait aller pêcher le lendemain et qui allait attraper deux gros poissons. L'homme est monté dans la pirogue, a vénéré le serpent, a jeté le filet et a attrapé, entre autres, deux gros poissons.

Voilà pour un aperçu de ce que peut signifier, dans l'état d'esprit d'une culture primitive, un animal mythique dont la présence visible et tangible est observée chez les animaux biologiques.

9. Faiseur de pluie.

Bibl. st. :

-- J. Lantier, *La cité magique* (Magie et sexualité en Afrique noire), Paris, 1972, 220/ 222.-.

“Jacques Lantier” est le pseudonyme d'un haut fonctionnaire qui part en Afrique noire en 1960. L'histoire suivante nous montre ce que fait un faiseur de pluie.

C'était une année de sécheresse exceptionnelle au pays des Kirdi (du Tchaad au Cameroun). Toute trace de verdure s'était tarie. Les gens, les animaux souffraient de la faim et de la soif. A Ledé, un rite de fabrication de la pluie a eu lieu. L'auteur a été autorisé à assister à la cérémonie à distance et sans prendre de photos. Dans ce cas, le faiseur de pluie était un météorologue itinérant. Coutume générale : si le rite réussit, de riches cadeaux suivent ; s'il échoue, le météorologue est rôti. Les villageois se sont rassemblés le long d'un bras de rivière asséché qui devient un large ruisseau lorsqu'il pleut.

Le faiseur de pluie creuse un sillon dans la terre dure comme de la pierre avec une hache ancienne. Celui-ci avait la forme de l'organe sexuel féminin. Autour de lui, il a placé douze pierres blanches rondes de différentes tailles. Entre les deux, il plaça six pierres noires qui avaient la forme et le volume

d'une noix. Il s'installa ensuite au bord de la carrière et sortit d'un sac une pierre plate qu'il plaça devant lui. Un assistant lui offrit un poulet dont il coupa la tête sur cette pierre. Il asperge alors "l'autel" du sang qui coule en chantant une étrange mélodie, tantôt lente, tantôt rapide.

La mélodie a duré deux heures pendant qu'il déplaçait les pierres. Soudain, les gens ont senti un mouvement d'air chaud pendant quelques secondes. Puis le météorologue se leva et, les bras croisés, se tourna vers le ciel. L'assistant a accéléré le rythme du tambour. Le vent se leva à nouveau, mais il continuait à souffler, parfois plus fort, parfois plus doucement.

L'homme saint sortit de sa poche une antilope et en sortit une poudre qu'il jeta à l'avant. Le vent souffle en rafales de plus en plus fortes. A sa grande surprise, il vit au loin un phallus tournant sur son axe ! Cette forme blanche, énorme et incommensurable s'approchait avec d'épais nuages noirs dans son sillage. Elle a suivi le bras sec de la rivière et a navigué au-dessus de nous en laissant derrière elle une gigantesque averse de pluie. En quelques instants, tout le paysage a été inondé : une pleine rivière coulait à nos pieds. Les villageois étaient allongés sur le sol devant le torrent~). Ils étaient extrêmement heureux de leur faiseur de pluie et de son travail.

Note . - O.c., 214s . - Le cloaque d'un poulet ressemble - pour les Kiridi - à l'orifice sexuel d'une femme. Le rite magique brut - et peut-être le plus ancien - affirme que le sang de la poule est similaire et lié au - dans la mentalité des Kiridi - sang menstruel féminin fertile. Dans cette idée, le rapport sexuel est effectué avec le poulet comme avec la femme : au moment de l'orgasme masculin, le magicien coupe la tête du poulet et recueille le sang "fertile" - c'est-à-dire qui donne du sang - sur une pierre. Ainsi l'aspersion de la terre confèrera cette fertilité.

Ainsi, nous comprenons maintenant le rite de la pluie qui, à un moment donné, implique de couper la tête d'un poulet afin que le sang soit aspergé sur "l'autel" comme une partie essentielle du rite de la pluie... En note de bas de page, Lantier indique que les rapports sexuels avec un poulet sont encore - son livre paraît en 1972 - une coutume assez répandue dans certaines régions plus primitives de l'Europe.

Note . - O.c., 7.-L'auteur dit : " On dit parfois que la réalité l'emporte sur l'imaginaire. Ce livre n'est pas en mesure de démentir cette affirmation. Pourtant, les événements étonnants que je raconte sont réels. J'ai

généralement vécu moi-même les faits racontés. Dans les autres cas, mon texte s'appuie sur des témoignages dont la véracité est irréfutable.”

Note ... - De tels récits nous offrent un aperçu de ce que peut être réellement une ou des “religions”. Ils peuvent être choquants. Mais des récits choquants sont préférables à des restitutions édulcorées qui caressent nos sensibilités occidentales mais qui sont hors sujet.

10. L'initiation sexuelle.

Bibl. st. :

-- J. Lantier, *La cité magique* (Magie et sexualité en Afrique noire), Paris, 1972, 239/ 248 (Avec les femmes-tabernacles), - L'auteur connaît particulièrement bien la magie sexuelle chez les Yombe, les Vili et les Kongo (situés entre l'océan Atlantique et Kinshasa).- Le système de culture est matrilineaire : la garde des enfants est exercée non par le père mais par le frère de la mère.

Compréhension de base.-

Dès que la maturation sexuelle d'une fille se manifeste, elle doit toujours porter un pantalon. La raison : la force vitale reste dans son corps et est protégée des mauvais esprits. De plus, elle doit porter une tunique pour protéger ses organes et leur valeur magique de la vue.

La divinité des ancêtres, créatrice de toutes choses et particulièrement porteuse du pouvoir fécondant, réside dans son sexe. En effet, dans l'union du mariage, cette divinité féconde la femme par l'intermédiaire de l'homme. L'enfant est dans le sol de la divinité.- C'est ce que l'auteur appelle “l'interprétation magique, mystique, oui, métaphysique”.- Ce qui suit doit être compris strictement dans ce cadre si l'on ne veut pas profaner le sacré - c'est le mot juste - dans la femme.- La virginité avec laquelle elle entre dans la première nuit du mariage a cette signification.

L'initiation.

Le grand-père consacre généralement la jeune fille qu'il appelle “sa femme”.

Dès qu'elle a trois-quatre ans, il lui apprend à se masturber avec lui dans une sorte de jeu d'amour. La grand-mère joue le même rôle avec le petit garçon qu'elle appelle “mon mari”-.

Pour l'anecdote, garçons et filles vivent dans des espaces de vie séparés.

Les jeunes hommes.- Une sœur de la mère enseigne au garçon, s'il a atteint l'âge de le faire, toutes les méthodes d'unification sexuelle possibles.- En outre, dans chaque village, il y a une gueuse, appelée "Mama Mfumu", qui est veuve ou du moins célibataire. Elle est nommée par le chef du village. Elle attrape les jeunes gens en manque de sexe "pour qu'ils ne puissent pas présenter d'excuse s'ils agressent une fille" (o.c., 241).

Les jeunes filles.

Dans chaque village, il y a une "Kumbi". Elle vit dans une case d'initiation peinte en rouge. Elle vit nue - également peinte en rouge - et s'allonge souvent sur une natte de feuilles pendant que les filles font son travail et lui apportent de la nourriture. Elle enseigne aux filles les méthodes d'unification, en faisant une démonstration avec une paire de phallus.

Les fiançailles.

Mama Mfumu aide les mariages à se réaliser. Elle se fie à son intuition et en même temps à la façon dont elle voit les jeunes gens attirés les uns par les autres. Les jeunes hommes circoncis et prêts à se marier sont rassemblés par elle dans une troupe de danse. Après la danse, les filles servent aux jeunes hommes la nourriture qu'elles ont préparée. Si Mama Mfumu, qui observe tout, remarque une attirance mutuelle, elle interroge d'abord la jeune fille, puis le jeune homme "pour vérifier la véracité de ses intuitions" (o.c., 242). Si rien ne s'y oppose de part et d'autre, les fiançailles commencent.-

Note. - Pour ceux qui n'ont pas encore trouvé de partenaire, la fête annuelle en est l'occasion, toujours sous l'œil attentif de Mama Mfumu. - La veille, le jeune homme se rend chez elle avec deux amis qui livrent de l'alcool. Il leur verse un poulet tué et cuisiné par sa fiancée. S'ensuit un dîner. Puis, accompagné de ses amis qui tapent dans leurs mains et tiennent des propos débauchés, il fait l'amour une dernière fois avec Mama Mfumu.

Palabres.-

Le lendemain ont lieu les préparatifs immédiats du mariage : surtout les frères des deux mères parlent des excellentes qualités de la fiancée. A la fin, le chef du village confirme légalement le mariage.

La préparation de la fille - La fille doit ensuite se retirer dans une case ou parfois même aller vivre chez les Kumbi pendant plusieurs semaines. Le but de cette période de retraite est de préparer la fille afin qu'elle puisse recevoir son mari de manière "correcte". Le Kumbi est une sorte de femme médecin et d'initiée.

11. L'initiation sexuelle (suite).

La célébration du mariage.

Sous la direction de Mama Mfumu, une foule joyeuse accompagne la mariée, portée par une berrie, jusqu'au village du marié. Mama Mfumu chante des chansons lyriques tout en agitant un tissu carré d'avant en arrière.- Elle conduit la jeune fille dans la "hutte d'amour" érigée par le marié. Elle la déshabille et frotte son corps avec de l'huile. Elle prépare le vagin.- A son signe, le marié entre. Elle le dépouille de ses vêtements, l'oint entièrement et frotte le pénis avec un agent magique.

L'unification.

Lorsque le pénis est prêt à fonctionner, la Mama place le jeune homme dans la bonne position tandis que deux femmes tiennent les jambes de la jeune fille. La Mama veille à ce que le dépucelement se fasse en douceur. Si le jeune homme est trop audacieux, elle le retient un moment, puis ouvre l'entrée avec son doigt.

Célébrer.

Dehors, les gens prêtent attention aux cris qui proviennent de la hutte. Des cris aigus montrent que la fille est vierge. Elle montre une bonne éducation si elle exagère. Ce qui fatigue parfois le marié. S'il perd sa convoitise, la maman sait quoi faire.

L'unification.

Dès que la maman le trouve convenable, elle pousse sur les fesses de l'homme. La pénétration est alors totale. La mariée doit alors immédiatement pousser de grands cris de joie pour faire connaître son bonheur au peuple.

Le résultat - Maintenant que son travail est terminé, la Mama Mfumu quitte la hutte avec les deux femmes. En principe, l'homme doit poursuivre le jeu amoureux ou les caresses selon les techniques de la tribu jusqu'au petit matin. Les habitants se lèvent tôt pour voir la femme sortir. Elle va chercher de l'eau au puits avec la cruche que sa belle-mère lui a donnée. Elle doit le faire en silence. Si, à son retour, elle montre sa satisfaction dans la forme rituelle, le mariage est définitif. Si elle laisse la cruche dans le puits et retourne au domicile parental, le mariage est détruit.

Réflexions.

L' auteur dit : "On pourrait supposer que de telles habitudes de séduction visent à une recherche raffinée du plaisir. Il n'en est rien ! Il s'agit d'une solennité qui, dans une large mesure, transcende les dispositions magiques pour devenir religieuse et même métaphysique" (o.c., 245).-

Note . - L' auteur (comme il le fait souvent) définit la "magie" comme "non-religieuse" ou "non-métaphysique". La suite de son interprétation prouve le contraire. "L'ensemble du rite montre la nature consacrée de l'acte de mariage et la nécessité d'assurer la pureté requise du 'tabernacle' de l'esprit des ancêtres. Une institution d'épouses comme celle de la Mama Mfumu n'a qu'un seul but : offrir une issue au comportement incontrôlé des garçons et des jeunes hommes et protéger la virginité des filles : elle sert à offrir au sperme divin un vagin exempt de toute 'souillure'. En effet, le mari est l'homme nous qui représente les ancêtres. "Son rôle est donc religieux" (o.c., 245). Un tel rôle ordonné n'a pas la véhémence des tantristes hindous, certainement pas celle des tantristes " de la main gauche " (note : qui ne prennent pas la morale de si près). La femme ici n'est pas le pressentiment de la déesse comme en Inde mais en tant que tabernacle elle représente une dignité mystique. L'unification est en soi magique, oui, divine. Conséquence : l'orgasme féminin exprimé dans le cri de jubilation montre avec toute clarté l'intrusion du dieu qui vient féconder la vierge qui lui est réservée.

Effets secondaires : les règles de conduite rigides qui entourent la virginité, telles que décrites ci-dessus, sont une des raisons inconscientes de l'homosexualité masculine.

Universalité.

O.c., 249. - "La croyance en la femme comme tabernacle est en fait très répandue. Elle subsiste sous des formes variées chez les peuples les plus évolués. En Afrique, la protection de la femme comme sanctuaire de la divinité est assurée par de nombreuses sociétés féminines. Celles-ci ont pour premier objectif d'apporter une assistance morale à la femme dans l'exercice de son "rôle naturel" (note : être le sanctuaire de la divinité)."

12. Le viol rituel.

Bibl. st. :

-- J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 114ss ... -

L'auteur, familier du Congo, parle des Simba en relation avec les révoltes des Mulele et des Soumaliot dans l'est du Congo. Les Simba, en tant que

société secrète, ont perpétué la tradition du peuple léopard, tristement célèbre dans toute l'Afrique.

En bref : à travers une série d'épreuves dures comme le roc, on s'identifie au "simba" (chatte civette) grâce à un "dawa" (fétiche) pour ensuite se transformer magiquement en un animal invulnérable (panthère, léopard, lion).

-

Pour l'anecdote, si un candidat meurt au cours de l'initiation, les anciens lui coupent le nez, les oreilles et les parties génitales pour en faire des matériaux fétiches : la chair broyée et mixée est mélangée à de la terre et à d'autres principes actifs magiques. Ensuite, dans un lieu secret, ils creusent une fosse dans laquelle ils enterrent le malheureux.

Les Mulele et les Soumaliot, tribus de l'est du Congo, ont commis des rébellions. La société secrète s'y rendit célèbre par ses cruautés, dont le viol rituel des femmes du couvent belge de Bunia, - les missionnaires et les femmes du couvent furent rassemblées et enfermées - plus pour les protéger que pour les garder - dans l'hôtel Papa Nungovitch - par un major et ses soldats. Tout le monde attendait la fin des hostilités.-

Soudain, la situation se retourne : Dans la soirée du 16.11.1964, un fort groupe de guerriers Simba - comme une soldatesque - entre dans Bunia. Ils atteignent l'hôtel. Pour montrer la magie de la dawa, ils sont nus. Leurs corps sont recouverts de peintures sacrées. - Le major congolais demande au chef ce qu'il veut. A quoi celui-ci répond : "Violer les femmes du couvent". Le major a résisté mais le chef lui a donné un coup de mâchoire et a appelé ses hommes : "Tous ces sales hommes blancs sont à votre disposition. Faites-en ce que vous voulez".

Les femmes du couvent avaient compris ce qui les attendait : elles se barricadèrent dans une pièce. Le féroce Simba se rendit maître des sœurs qui hurlaient de terreur : elles furent déshabillées et jetées en tas, les unes sur les autres, à l'extérieur. Puis les sauvages formèrent un cercle et, au son du tambour, ils dansèrent et frappèrent leurs armes. Ils s'arrêtaient pour pousser de longs cris qui ressemblaient aux appels des oiseaux de nuit.

Une femme du couvent s'est levée pour danser et trépigner elle aussi. Ses yeux étaient exorbités. Soudain, elle fit un pas en avant : les guerriers lui firent place et la laissèrent fuir. Dans la mentalité de la région, les fous sont déjà aux enfers avec les âmes des ancêtres et on les traite donc avec "révérence".

Cela a duré jusqu'à une demi-heure après minuit. À ce moment-là, le viol rituel a commencé. Thérèse, une des femmes du couvent, est élevée sur une sorte d'autel : elle accouche vers deux heures du matin. À six heures, les derniers guerriers Simba ont quitté les lieux.

Note. - Près de Paulis, un "capitaine" a perdu la raison : il a tué six otages d'une manière exceptionnellement féroce. Il a pratiqué une entaille dans le bas-ventre, arraché les intestins des victimes et s'en est servi comme corde pour les pendre à des arbres.

Les bouffes humaines ont également commencé à battre leur plein. Les jeunes du Mouvement national congolais Lumumba de Stanleyville envoient un télégramme à l'Organisation de l'Unité Africaine le 20.11.1964 : "Le peuple congolais veut se débarrasser lui-même des prisonniers de guerre. Stop. Toute la population est prête à manger des prisonniers de guerre s'il y a un autre bombardement dans notre région. Arrêtez. Si vous refusez, nous vous demandons de pouvoir entourer toutes les résidences où se trouvent ces prisonniers de guerre de barils d'essence pour être prêts à les brûler vifs si Maison-Blanche ne s'engage pas à négocier avec le gouvernement révolutionnaire d'ici mardi. Stop. Salutations lumumbiennes. Arrêt complet."

-
La cruauté est contagieuse. Très certainement la cruauté rituelle.

13. Funérailles d'un magicien.

Bibl. st. : -- J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 53ss ... -

L'auteur se trouve dans la région des Kabré (Kabiyè, Cabrais) au nord du Togo, où il a pu assister aux funérailles d'un magicien. Le cadavre gisait depuis une semaine dans une case ronde sur un lit d'argile enveloppé de feuilles de palmier. Les mouches et les insectes pullulaient au milieu d'une odeur insupportable. Les villageois, qui avaient été absorbés par des danses, des libations et l'ingestion de drogues toute la semaine, étaient épuisés, à l'exception du forgeron, du chef des mages et de quelques femmes. Parmi ces dernières, la sœur aînée du défunt maîtrisait le bon déroulement des rites à l'aide d'un fouet. Les plus forts dansaient au son du tambour. Parfois, ils faisaient une pause pour boire de la bière de sorgho dans des Calebasses. Le reste des villageois était allongé sur le sol.

Une parenthèse : comme toujours, l'auteur avait apporté de l'huile d'eucalyptus contre les allergies nasales mais cela n'a pas aidé maintenant, si

bien que la seule vue de la chair dépravée était dégoûtante. Cela ne semblait pas déranger les Kabrè. Tard dans la nuit, au son d'un tambour continu, le forgeron et la fille aînée du défunt ont conduit une vingtaine de personnes dans la "case-utérus" avec le comptoir. Elles se sont assises. A l'extérieur, des hommes les ont enfermés. Le forgeron se mit à réciter des litanies auxquelles les personnes présentes répondaient sans cesse de la même manière. "Je ne pouvais détacher mon regard de la jeune femme qui fulminait, criait de toutes ses forces, gesticulait en balançant un grand couteau dont j'ignorais la destination. Ses longs seins tombants se balançaient d'avant en arrière sur son ventre. Une chaleur de plomb s'abat sur nous, dans une humidité étouffante. Je me demandais si j'allais mourir moi aussi".

À environ cinquante centimètres au-dessus de la tête du mort, un trou de vingt centimètres de diamètre a été pratiqué dans le mur. Un léger courant d'air s'était amorcé entre les ouvertures dans le mur qui étaient censées nous contenir, et le trou dans le mur.

Soudain, après une série de mots sonores prononcés sur un ton strident, la jeune femme a plongé son couteau dans le corps du mort et a commencé à retirer les bandages et les feuilles de palmier autour du cadavre.

"Lorsque le cadavre a été dénudé de cette horrible manière, j'ai eu l'impression qu'il gonflait visiblement. Je n'ai pas eu le temps de vérifier l'occurrence d'un tel phénomène. La chose la plus étrange que l'on puisse imaginer s'est produite : le cadavre s'est redressé et s'est assis. De sa bouche ouverte sortait une boule ou une flamme ! Je n'ai pas pu le dire correctement car cela s'est produit si rapidement et de façon si inattendue que je n'ai pas été capable d'y prêter attention. La chose - elle était de couleur bleu-vert - a cherché son chemin pendant un moment puis a disparu par le trou dans le mur - ce qui s'est passé ensuite, je ne saurais le dire. Je me suis retrouvé dehors, mais avec une mauvaise sensation dans l'estomac et la tête lourde. Les villageois : ils avaient repris leurs beuveries et leurs danses dans un vacarme infernal. Voilà pour le reportage.

Contexte –

Les Kabré sont des montagnards très primitifs - Mythe - Eso, le père primitif de tous les hommes, est parti au ciel. Il est entouré d'esprits, dont un phallus "aussi grand que le ciel". Du Coran, ils ont repris qu'après la mort, on peut s'adonner à manger, boire et faire l'amour pour toujours. - Le culte des ancêtres a lieu dans une hutte où chaque mort est représenté par un cône d'argile qui est une approximation de son sexe. Devant lui est placé un fétiche

composé d'argile, du placenta d'une femme morte en couches, du sang menstruel d'une chienne, de foies, de plumes de poulets morts en sacrifice.

Les magiciens essaient de contourner la vigilance d'Eso et veulent se réincarner dans un nouveau-né. Par conséquent, les mages vivants passent en revue chaque naissance. Si certains signes indiquent que le bébé est un ancien mage, ils l'étranglent avec son cordon ombilical, le décapitent et enterrent les deux parties du corps séparément.

14. La métamorphose.

Bibl. : -- J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 84s . -

L'auteur assiste à une enquête de droit commun dans les environs de Kinshasa (Congo). Un villageois avait vu ses poulets mourir les uns après les autres. Puis il avait vu sa femme mourir "sans jamais avoir été malade". Or, dans son village, un jeune homme avait été remarqué pour s'être transformé en cochon sauvage. Plusieurs personnes avaient rencontré le cochon sauvage et reconnu le jeune homme en lui. Ils sont là pour témoigner sous serment - du moins c'est ainsi que le narrateur le comprend, car l'avocat ne plaide pas mais se contente d'exécuter des danses au tribunal au son des cloches.

Le juge interroge le magicien - comprenez : le jeune homme métamorphosé - : il l'accuse d'avoir les yeux qui brillent. -

Remarque... - Chez les Bakongo de la région de Kinshasa, cette magie est appelée " n' doki " : celui qui s'écarte du comportement tribal ou clanique est un n' doki. Surtout dans un cas de transformation. - Le juge, sur la base de ce concept, considère que les yeux pétillants sont un cas de n'doki. - Cette " preuve " est suffisante pour condamner le jeune homme à payer le montant des poulets et de la femme ainsi que celui d'une caisse de bière au tribunal.

Remarque. - Ce cas n'est pas très convaincant, sauf en ce qui concerne les axiomes de la common law. Le cas suivant est plus convaincant.

Au Congo La police judiciaire de Kinshasa accuse un homme de s'être transformé en crocodile pour voler un enfant. - Il y a une dizaine d'années, l'homme, qui avait une femme mais pas d'enfant, a demandé à un célèbre magicien de lui donner un fils à élever. Le magicien accepta et lui donna une potion pour se transformer en crocodile. Sous cette apparence, l'homme descend dans le cours d'eau et suit un bateau dans lequel se trouve un enfant de six ans. L'enfant se rend au bout du récipient pour uriner.

Le “crocodile” le laisse tomber dans l’eau, le saisit et l’emmène au village. L’homme reprend sa forme humaine et demande à sa femme de se comporter dorénavant comme la mère de l’enfant.

Il y a un processus de... - Toutes les personnes impliquées reconnaissent l’événement comme réel. Toutes les personnes impliquées reconnaissent l’événement comme réel, y compris l’adolescent, aujourd’hui âgé de 16 ans, qui se souvient parfaitement des circonstances de son enlèvement. Le tribunal de Kinshasa condamne l’homme à rendre le fils à sa famille et à payer une lourde amende et des dommages et intérêts.

Dans les considérants, le tribunal souligne que l’homme s’est réellement transformé en crocodile pour commettre son crime.

Note .. - O.c., 82s . -L’ auteur expose la conception que les Bakongo ont de l’homme.-

1. Les aspects normaux

a. “Je suis”. C’est l’âme dans la mesure où elle est indépendante du corps et continue à vivre après la mort.

b. L’âme clairvoyante. - Comme les plantes magiques, les médicaments, les drogues “sentent”, l’âme “sent” aussi.

c. L’âme décisive, appelée “ ndwenga “ : l’âme à l’unisson du totem (chose, plante, animal qui protège) est capable de calcul et de ruse. Son siège est dans la tête. -

2. Les aspects supra-normaux - Entre autres ces deux-là.

a. L’âme en tant que “yembo”, située dans la moelle épinière à la base de la vertèbre cervicale et s’étendant aux oreilles, aux yeux, aux épaules jusqu’à l’estomac, “voit” tout ce qui est danger invisible, réagit avec peur mais déploie des forces vitales renforcées.

b. L’âme en tant que “kasasa”, située dans la glabelle (entre les sourcils) et s’étendant jusqu’aux “antennes” invisibles, semblables à des cornes, est clairvoyante : elle “voit” en elle-même et dans les autres et “voit” l’avenir.

Le Yembo peut être pratiqué par le biais d’une initiation. Le Kasasa - peu développé par la plupart - se retrouve chez les personnes qui “parlent en marchant” avec un esprit trompeur. Certains qui ont été initiés à un niveau

supérieur peuvent contrôler le kasasa et devenir très puissants. Ils devinent ce que les autres pensent et les forcent à faire ce qu'ils veulent. Apparemment, les diseurs de bonne aventure, les magiciens et les chasseurs de sorcières possèdent cette capacité. - La capacité de changer de forme appartient à la dernière sorte.

15. Le serpent mythique.

Bibl. st. : -- B. Tanghe, *De slang bij de Ngbandi* (Le serpent chez les Ngbandi), Bruxelles, 1919.-.

Les Ngbandi, également appelés Mbatu, sont des tribus du nord de ce qui s'appelait alors le Congo belge. L'auteur connaissait extrêmement bien leur culture, comme peuvent le faire les missionnaires après des décennies de vie sur place.

Le serpent.

Le 15.05.1912, le missionnaire a dû faire face à un serpent épais de plus de quatre mètres de long que les habitants, avec lui, n'ont pu tuer que le 19.05.1912. Mais c'est alors que tout commence. Ginga, le cuisinier, qui avait donné le coup de grâce, a commencé à pleurer et à fulminer comme un fou.

Un autre garçon a dit : "Tais-toi parce que c'est un serpent." Soudain, Ginga s'est arrêté, a parlé normalement et a expliqué : "Je suis un enfant jumeau et donc je suis un serpent. En un instant, j'ai abattu mon frère. Si je n'avais pas pleuré, je serais tombé malade. Maintenant que j'ai pleuré, je suis en paix".

Le rite de deuil.

Le lendemain, Kumba, sœur jumelle de Ginga, est venue avec son mari : elle aussi était un serpent. Dans un sac de feuilles, elle avait des bouts de bois de mbio rouge. Elle en prit un peu et traça une large ligne sur l'intérieur des deux bras de Ginga, du poignet aux épaules. Ginga a fait la même chose sur elle. Puis elles ont toutes deux pris le reste du bois de mbio et l'ont saupoudré sur la peau du serpent qui séchait au soleil. - La croyance veut que si le rite n'a pas lieu, il faut s'attendre à la maladie et à la mort.

La raison.

Seuls les jumeaux et certains solitaires, dans la mesure où ils sont apparentés à des jumeaux, sont vénérés comme des serpents. L'auteur a essayé par tous les moyens de faire sortir la raison de la bouche des habitants,

mais la réponse était généralement la suivante : “Nous ne savons pas. Dieu l’a dit à nos ancêtres”.

La portée.

Le culte du serpent dominait toutes les autres coutumes et pratiques au sein des familles et dans la vie publique du village.

“Dieu “ - Gaso, un résident très distingué de la tribu Ngonda, a dit : “ Votre Dieu est dans l’église - il a montré la chapelle - ; chez nous, le serpent est ce que Dieu est chez vous “. Une mère jumelle a dit :

“Ne savez-vous pas que le serpent est le Toro (esprit suprême) des Ngbandi ? Les Mbanza et les Ngbugbu ont leur Ngakola et les Banziri leur hippopotame comme Toro. Chez les Ngbandi, on ne trouve aucun autre Toro que le serpent”.

L’histoire de la Bible

L’histoire d’origine dans la Bible raconte que le serpent est la manifestation du diable (selon le narrateur). “Ils m’ont demandé dix fois de suite si le serpent était si mauvais après tout et si Dieu était vraiment plus fort que le serpent”.

La force vitale.

Qui vénère le serpent, bénéficie de sa plus grande force vitale qui peut conjurer toutes les calamités.- Pourtant, ceci. Le dibèrè est un wijas très spécial dont tous les fétichistes connaissent les effets. Pourtant, un jumeau a été tué par le dibèrè. Motif : son père avait attendu trop longtemps avant de payer ses dettes à un habitant distingué du village. Attendant avec lassitude, ce dibèrè a poignardé sous l’auvent de la maison du père entraînant la mort du jumeau.

Les rêves. Le serpent et les jumeaux échangent régulièrement des messages dans le sommeil des rêves. Ces messages sont des ordres solides comme le roc. S’ils ne sont pas exécutés, le jumeau mourra ou le serpent tuera d’autres personnes. Mais quiconque prétend avoir un faux message en rêve, le serpent des champs viendra le mordre.-

L’auteur. - Les caprices des hystériques, surtout des femmes, et des gens qui se châtient les uns les autres conduisent aux inspirations les plus arbitraires. Par exemple : le serpent veut que les gens plantent comme arbres jumeaux non pas un nduru mais deux ngbu. Ou encore : les enfants n’avaient pas le droit de téter du lait mais de gober des œufs et de boire du vin de banane. Résultat : les deux enfants sont morts peu de temps après. Encore :

le serpent désigne quelqu'un qui irait le lendemain à la pêche au cours de laquelle il attraperait deux gros poissons. L'homme monte dans le prau, vénère le serpent, jette le filet et attrape, entre autres, deux gros poissons.

Voilà pour un aperçu de ce que peut signifier, dans l'état d'esprit d'une culture primitive, un animal mythique dont la présence visible et tangible est observée chez les animaux biologiques.

16. L'envoûtement

Bibl. :

- S. Hutin, *Techniques d'envoûtement*, Paris, 1971 ;
- L. Bemard d'ignis, *Traité du désenvoûtement et du contre-envoûtement*, Rennes, 2002.

En guise d'introduction, voici ce qui suit.

Magie (sorcellerie)/sorcellerie.-S. Greenwood, *Magic and Witchcraft* (An Illustrated Historical Account of Spiritual Worlds), Utrecht, 2002 (ou : *The Encyclopedia of Magic and Witchcraft* (2001)), est à croire, alors la "magie" est la description du côté "spirituel" ou "esprit" de toutes choses.-"Esprit" est apparemment le même que "force vitale" (le concept dynamiste de base).

O.c., 122, on fait remarquer que les "forces spirituelles" sont en elles-mêmes neutres mais peuvent être employées soit bien, soit mal. Le mauvais usage serait alors appelé "sorcellerie".- Cependant, nous nous attarderons sur l'une des meilleures représentations de la sorcellerie, la lutte pour le sort.

Définition

Dans tous les cas, l'autosuggestion sous forme de "sentiment d'envoûtement" n'est pas strictement définie.- Hutin a défini la "coulée du destin" comme "l'emprise d'une personnalité forte sur une personnalité faible" (en termes de force vitale), et cette définition inclut le fait que la victime y croit et en est consciente.- Après la conférence de Bemard d'ignis, il admet que le concept de coulée du destin inclut également des personnes qui ne s'en rendent pas compte et n'y croient même pas. Ainsi, Bemard d'ignis compte également "la mémoire des murs" (qui, même après des siècles, rayonnent encore les énergies maléfiques de maux occultes passés) ou les énergies maléfiques d'un paysage comme faisant partie du concept de "casting de destin".-

Le lancer du destin est la pratique magique qui consiste à annuler un billet de loterie lancé.

Caractéristiques.

- Bernard digne donne des listes qui expriment un critère pour distinguer le jet du destin du reste de la réalité.- Nous les résumons légèrement et les organisons différemment.

1. Perte d'énergie. L'effet prééminent est la perte de vitalité, bien sûr.- Fatigue "sans raison apparente". Le matin, on est déjà mort de fatigue. Le matin, on est déjà mort de fatigue. On a une conversation de quelques minutes avec quelqu'un : au cours de cette conversation, on est tellement fatigué que l'on cherche un fauteuil inclinable au plus vite.

2.1. Découragement de toutes sortes.

On en a "marre". Vous en voulez plus. Les peurs vous submergent. Les cauchemars perturbent le sommeil qui est très agité même sans cauchemars.

2.2. L'isolement. L'environnement vous évite. Les membres de la famille, les collègues, les amis semblent vous éviter. Même les étrangers vous détestent quasi-immédiatement. Même les animaux réagissent négativement.

2.3. L'aversion.- La victime elle-même développe des attitudes négatives à l'égard de son entourage : les colocataires, le sexe opposé ou le sien, les inconnus avec lesquels vous vivez ou travaillez, apparaissent comme étranglants ou dégoûtants. Cela peut aller jusqu'à des crises de colère.

2.4. Les problèmes financiers.- Dans la plupart des cas, les personnes concernées connaissent des pannes (ordinateur, toute l'électricité surtout mais aussi voitures et autres équipements). Des accidents "sans raison apparente" se produisent de manière inhabituelle. Le chiffre d'affaires baisse de façon inhabituelle malgré des efforts particuliers. Les gens se blessent de manière inexplicable.

2.5. Problèmes physiques. On a des frissons bizarres. On ressent une bosse rare dans la gorge ou l'estomac. Certains maux de tête agonisent l'esprit. A certains moments, on étouffe pendant la journée ou la nuit. Des sensations bizarres de picotement se produisent dans certaines parties du corps.

Des pertes de conscience et des vertiges se produisent. Des troubles digestifs inhabituels peuvent s'ajouter à cela.

3. Les phénomènes extrahumains.

Les animaux - y compris les animaux domestiques et les animaux empaillés - se comportent mal. Les lampes électriques et tout équipement ont un comportement imprévisible et inhabituel, de sorte que le spécialiste appelé "ne trouve rien" et repart en secouant la tête. On sent parfois "quelqu'un" ou "un groupe" derrière soi, oui, dans le dos, de manière urgente. Des courants ou des formes semblent se déplacer dans certaines parties du corps. Bemard d'ignis dit qu'aucun des "phénomènes" énumérés ne se suffit à lui-même et que l'accumulation des traits énumérés - plus ils sont nombreux, mieux c'est - n'offre qu'une certaine certitude quant au fait qu'il y a vraiment une détresse. Car son diagnostic est une affaire très difficile. Avec le risque - toujours présent - de se tromper (surtout si l'on tient compte de l'autosuggestion).

17. Ancêtres.

Bibl. : -- J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 40ss ... -

L'auteur se trouve dans le pays des Fali, dans les montagnes de Tinguelinge. On y prétend qu'à la pleine lune, les ancêtres se déplacent. Il demande à un chef de village s'il peut en être témoin. Celui-ci lui répond qu'il doit "organiser la magie". En échange d'un paiement approprié, un magicien était prêt à le faire. Il s'est rendu dans la nature pour collecter les ingrédients actifs qui rendent invisible - invisibilité nécessaire si l'on veut voir les ancêtres se déplacer à la pleine lune - car il devait préparer un mélange avec des herbes (qui comprenait deux yeux arrachés de la tête d'un singe vivant, l'urine d'une chienne, etc.) Deux jours plus tard, tout était prêt.

Le chef du village, l'auteur et le mage ont bu le mélange qui rend invisible. "J'ai ingéré environ trois cuillères à soupe d'une concoction verte gluante. (...). Une légère ivresse s'empara de moi, après quoi je me sentis assommé par une sorte de paralysie".

Sur un signe du magicien, le chef du village lui demanda de le suivre dans l'enclos familial jusqu'à la hutte des ancêtres, un simple we conique posé dans de la terre rouge durcie. Une vannerie pour l'entrée a été soulevée. A la lumière d'une lampe à pétrole, un tas de rochers était visible. Dans le couloir qui donnait sur ce monticule se trouvaient une offrande de sotghum et une chose de la taille d'un poing, lumineuse et sale, qui semblait poilue. Lorsque l'auteur a demandé ce qu'était cette dernière, la réponse a résonné : "ÇA ? C'est du fétichisme !".

On s'est assis devant l'entrée de la hutte. La lampe à l'intérieur éclairait le tas de rochers d'une faible lueur. Ils sont restés assis là pendant un long

moment. Le chef du village a regardé le tas de rochers. “Quand deviendrons-nous invisibles ?”. Il a fait signe de se taire.

A proximité, des singes ont crié et ont été entendus au galop. Le long silence qui a suivi n’a été interrompu que par un sifflement qui semblait provenir d’un serpent rampant tout près de nous. Une hyène s’est mise à rire. La tête qui continuait à fixer l’amas de blocs rocheux dans l’éblouissement m’a invité à regarder dehors. Il semblait fortement impressionné. L’auteur, quant à lui, a éprouvé - sans en saisir la raison - une peur indéfinissable. “Je n’avais aucune raison d’éprouver un tel malaise car je ne croyais pas le moins du monde à cette histoire de blocs rocheux”.

Soudain, le silence fut rompu par des sons aliénants. “On aurait juré que sur ces rochers il y avait des pierres qui tombaient si près de nous”. La lumière a faibli. Je regardai attentivement ce que je distinguais. Les rochers tremblaient et se heurtaient les uns aux autres comme s’ils tremblaient. Je me suis figé avec attention : J’ai clairement entendu le bruit des rochers qui s’entrechoquent. J’en ai vu plusieurs s’élever lentement, se retourner brusquement et tomber avec un bruit sourd. “C’est fini. Maintenant, nous devons partir rapidement. C’est ce que dit le chef.

Sur ce, lui et l’auteur se retrouvèrent devant un feu, à l’extérieur de la clôture. Le magicien était parti. La vie nocturne du village restait à son rythme habituel. Tout mouvement d’esprit avait disparu à la tête. L’auteur s’ennuyait. Et n’arrivait pas à le faire dire. Un peu plus tard, il réussit à placer un mot : “Tu m’as dit que nous serions invisibles, mais c’était faux !”. Ce à quoi il a répondu : “Pourtant, nous l’étions ! Nous étions invisibles !”.

“Je me suis souvenu qu’en effet, pendant que les rochers dansaient, il m’est apparu que pendant quelques instants le chef du village n’était plus présent à mes côtés”.

Note ... - L’auteur raconte cette histoire à un capitaine français qui était médecin à Fort-Lamy au Tchad. L’officier s’esclaffe : “On vous a ridiculisé ! Pour vous extorquer de l’argent. Les deux groins vous ont fait boire un produit hallucinogène et vous avez cru voir les pierres danser. Il est aussi possible qu’ils aient creusé une ouverture derrière la case et que quelqu’un soit venu secouer les pierres avec un bâton.” L’auteur : “J’avoue que pendant plusieurs jours j’ai eu honte de ma naïveté. Mon étonnement augmenta lorsque j’appris que le capitaine-médecin n’était jamais allé au pays des Fali”.

18. Dieu.

Bibl. -- L.-V. Thomas/ R. Luneau, *Les sages dépossédés (Univers magiques d'Afrique noire)*, Paris, 1977, 132/169 (L'homme et le divinité).-

Lantier nous a présenté une image des faits "sacrés" africains. Il l'a fait à partir de son axiématique positiviste qui voit l'humanité et ses religions évoluer depuis - ce qu'il appelle - " le stade magique (primitif) ", en passant par " le stade métaphysique " (qui se dissout dans des notions vagues), jusqu'au " stade positif (comprenez : scientifique naturel). " Cela limite considérablement sa vision, car les trois stades sont en fait tous présents en même temps, mais avec des accents différents. La préférence qu'il manifeste pour le sexuel dans la magie va de pair avec un effort d'émancipation sexuelle. Mais ce qu'il a vu en tant que témoin oculaire est très précieux, en partie parce qu'il est un sceptique radical et considère donc l'extra- et le surnaturel comme impossibles autant que possible. Même s'il voit de ses propres yeux ce que la science positive ne peut pas "expliquer" avec certitude aujourd'hui, il ne bouge pas d'un pouce de son scepticisme.

Considérons maintenant ce que Lantier voit à peine, ni. le concept de l'Être suprême en Afrique noire.- "L'Africain voit dans tout ce que ses sens saisissent comme une donnée, autre chose que ce qu'il voit." (R. Bastide, *Religions agraires et structures de civilisation*, in : *Présence africaine* 66 (1968)).

Le cours ordinaire des événements.

O.c., 166.- Un grand nombre de rites sont accomplis sans mentionner Dieu. Toutes les sécheresses ne sont pas dramatiques, par exemple, et c'est pourquoi, au cours des journées ordinaires, l'Africain situe ce qui se passe, dans le cours ordinaire des événements qui rend visiblement présents les esprits, les divinités de second rang, les ancêtres, les esprits de la nature comme un fait quasi-immédiat. Les rapports de Lantier l'ont bien montré.

Le cours inhabituel des événements - Pour l'Africain, le fait fondamental est l'ordre existant des choses et des événements. A cet ordre appartient le cours ordinaire des événements. Cependant, lorsque celui-ci est excessivement perturbé, quelque chose comme un Être suprême apparaît. Et c'est la raison prééminente de ce qui se passe.

Si l'on veut résumer l'exposé savant des auteurs, c'est ce qu'il montre.- Il existe une grande diversité dans les noms donnés à l'Être suprême (si tant est qu'un nom lui soit donné), diversité qui reflète les types de culture : un berger parle de "Dieu" différemment d'un agriculteur ou d'un éleveur. Mais l'essence

exceptionnelle, comprenez : transcendant tout, de l'Être suprême est fondamentalement la même partout. Même s'il semble (certains spécialistes le soulignent) que "Dieu" - qu'il ne faut pas confondre avec le Dieu de la Bible - présente des traits paradoxaux qui sont parfois confondus avec des traits contradictoires. Parfois, on donne des noms à " Dieu " ; d'autres fois, on dit qu'il n'y a pas de nom pour Lui. -

Note - Cela signifie que si les noms ne trahissent pas l'essence de "Dieu", ils peuvent être là, et si les noms trahissent cette même essence, ils doivent rester absents. C'est un paradoxe mais pas une contradiction.

Parfois " Dieu " est loin des gens (on peut alors parler, entre autres, de " deus otiosus " (divinité en vacances)) ; à d'autres moments, il est plus proche de la vie que tout ce qui est visible et tangible. - On peut donc toujours trouver des "contraires" similaires en parlant de "Dieu".

Sans égal. Une caractéristique prédomine : Dieu n'a pas d'égal - Il est comparable mais jamais identique.

Un modèle (o.c., 159).

Les Mosi l'expriment ainsi.

- An yiid Wëndé (Qui dépasse Dieu ?).
- An toê né Wëndé (Qui arrive jusqu'à Dieu ?).
- An tög Wëndé (Qui est plus puissant que Dieu ?).
- An kê m Wëndé (Qui est plus vieux que Dieu ?).
- An gê né Wëndé (Qui vit habituellement avec Dieu ?).
- Wënnam m'mi (Dieu sait).
- Zàg bé Wëndé (Tout est en Dieu).
- Da gèls Wëndé (Ne regarde pas Dieu dans les yeux).
- Da pèlg Wëndé (Ne t'approche pas de Dieu).
- Sid bé Wënné (La vérité est en Dieu).
- Sid bé Wëndé (La vérité est avec Dieu).

Comme A. Hampaté Ba, Aspects de la civilisation africaine, (Aspects de la civilisation africaine), in : Présence africaine 1972, dit :

" Pour les sociétés liées à la tradition, le principe de toute compréhension véritable (...) vient toujours d'en haut ".

19. Clitoris.

Bibl. : -- J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 286ss ... -

Lantier rencontre un fétichiste et l'interroge sur le clitoris féminin. Nous résumons.

Comment peut-on interdire, comme le fait la mission, aux femmes de se préoccuper de ce qui joue le rôle principal dans l'unité avec les ancêtres ? Dieu (comprenez : le père primitif) a fait le sexe de la femme de telle sorte que lui seul peut le visiter pour y introduire son esprit au moment de la conception. Ce faisant, la femme est poussée et excitée par le désir en deux endroits, le clitoris et le vagin. De quoi ? Le foyer du vagin est fermé par un hymen et n'est accessible qu'après avoir été déchiré. Pourquoi Dieu a-t-il mis cette fermeture à cet endroit ? Pourquoi veut-il un tel sacrifice de sang ? Dieu n'a jamais rien fait sans raison. La raison est que seul Dieu doit venir féconder la femme en lui donnant l'esprit des ancêtres.

Conséquence :

elle doit rester vierge jusqu'au jour où le mari choisi par les ancêtres ouvre la voie qui permet à Dieu de donner vie à une progéniture. Dieu a voulu que sa présence procure à la femme le plus grand plaisir qu'elle puisse vivre au cours de son existence.

Le clitoris.

Dieu a donné à la femme le clitoris pour qu'elle puisse en faire usage avant le mariage afin de connaître le plaisir de l'amour sans perdre la virginité que l'esprit de Dieu exige.

Conséquence : elle n'a aucune excuse si elle la perd. Et qui plus est : les plaisirs qu'elle éprouve aiguïssent en elle un désir farouche de se marier.

La clitoridectomie.

L'excision du clitoris ne se fait pas sur les très petites filles car le clitoris leur sert à se masturber. Elle n'est pratiquée que sur les jeunes filles considérées comme aptes à la conception et au mariage. Une fois qu'elles ont perdu leur clitoris, elles ne se masturbent plus. Le résultat est qu'elles manquent beaucoup. Leur appétit se tourne alors vers l'intérieur : elles cherchent à se marier rapidement. Une fois mariés - au lieu d'être absorbés par des expériences vagues et insignifiantes - ils concentrent tout au même endroit et - ce qui est normal - les couples connaissent la chance.

Votre Dieu, les blancs, agissent comme des êtres humains. Nous ne comprenons pas cela. Dieu ne travaille pas parce qu'il n'a pas de mains. Dieu - pour nous - est l'intention profonde dans tout ce qui existe : tout va dans

une direction déterminée une fois pour toutes. Le devoir est de toujours aller dans la direction qu'il a prévue. Ne pas dévier.

Différence.

Une tribu coupe le clitoris, l'autre non, car chaque tribu a son propre Dieu. Immédiatement, la tradition diffère et la coutume aussi. Les différences sont aussi dans la direction de Dieu.

Voilà pour ce que disait le fétichiste.

L'auteur. -

(‘Le reste de notre conversation s’est égaré - je dois l’admettre - dans des réflexions métaphysiques farfelues sans aucun rapport avec le sujet. Le lecteur admettra - je l’espère - que je reflète mieux le contenu de la conversation entre moi et l’homme fétiche que d’exposer simplement ma propre opinion sur la question. De ce que l’homme fétiche a dit, beaucoup d’idées et d’interprétations peuvent surgir que je laisse aux réactions de chacun”.

Son interprétation

“Quelle est la raison pour laquelle, dans les pays qui se présentent comme les plus avancés, on croit encore, plus qu’on ne veut le savoir, à l’importance de la virginité des filles ? Pourquoi les garçons sont-ils laissés dans leur ignorance quasi générale de la portée érotique du clitoris ? Autant de questions auxquelles nous - pour quelle raison ? - comme électifs d’y répondre mais qui pourront peut-être “ démythifier “ (comprendre : “ dépouiller “) les conceptions du festif de leur caractère mythique et lui ôter son intouchabilité. “ Beaucoup de choses ont changé depuis 1972 !

20. Il y a phallus et il y a phallus sacré.

Bibl.st. : -- J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 163ss.--

L’auteur parle des objets que fabriquent les primitifs. Au lieu de donner la longue théorie qu’il développe et qui est presque banale chez les ethnologues, nous donnons une histoire qui est un échantillon mais qui reflète parfaitement l’idée générale.

Dans la région de Bakongo, les sculpteurs fabriquent des phallus. Avec un Canadien - représentant de l’ONU - qui veut voir comment se crée un fétiche merveilleux (c’est-à-dire un objet magique) dans la maison du sculpteur, celui-ci se rend dans un village proche de Kinshasa. Dans un atelier rempli de phallus de toutes tailles - de notre petit doigt à celui d’un éléphant - tous deux

s'immobilisent, émerveillés. Le sculpteur s'étonne de la raison de cet étonnement. Lorsque le Canadien lui demande "Qu'est-ce que ça veut dire ici ?", l'homme répond :

"C'est du prokondo". "Et qu'est-ce que le prokondo ?". "C'est quand vous approchez une femme mais que vous êtes fatigué, vous procédez par prokondo".

A ce moment-là, le sculpteur imite avec sa bouche et ses joues une locomotive allant de Kinshasa à Matadi. Il prend un prokondo, tourne autour d'une grande table avec le prokondo qui soupire et tousse déjà comme le train.

Les deux hommes retiennent leurs rires car les Bakongo sont susceptibles. L'auteur montre un prokondo, le plus grand, qui pèse jusqu'à vingt kilos et demande : "Tu ne nous dis tout de même pas que les filles Bakongo peuvent utiliser de tels engins." "Elles le peuvent ! C'est une question de magie : le jour du mariage, la femme se couche dessus pour avoir un enfant". "Mais il n'y a sûrement aucune raison pour que le fait de se mettre dessus favorise l'arrivée d'un enfant".

Ce à quoi le sculpteur répond : "Pas comme ça ! Ce prokondo est fait comme il se doit, en vue de la magie, mais une magie qu'il n'a pas encore reçue. Cela implique un long travail, pour donner la magie. Lorsque le chef du village m'aura acheté le prokondo, il rendra l'objet apte à la magie. Le prokondo servira alors lors des mariages".

Le Canadien commande, négocie le prix et achète. En quittant l'atelier, le sculpteur - peut-être parce qu'il lui a fourni un acheteur - glisse un beau prokondo sous le bras de l'auteur, "un noir de poix de taille naturelle".

L'interprétation de l'auteur.

Dans la culture Bakongo, chaque réalité est porteuse de "mana" (force vitale) de sorte qu'elle rayonne des influences et en reçoit. Influences qui sont parfois bénéfiques, parfois malveillantes. Conséquence : "L'objet mérite le respect et l'attention" (o.c., 152). L'auteur utilise le terme français "ambiance", "environnement", pour désigner l'espace - l'espace occulte donc - dans lequel vivent les indigènes, - un environnement d'innombrables "influences", bonnes et mauvaises. C'est à partir de cet "environnement" que l'on peut comprendre le saine phallus.

Il exprime le pouvoir que la divinité/ancêtre met à la disposition de la femme mariée. Si elle - mariée - s'y prosterne de manière rituelle, alors à

travers ce phallus qui, grâce à la “ consécration “, comprend : le traitement magique (c’est un traitement long et attentif), devient sainte fallus, la divinité ancestrale répond avec son sperme divin à l’union avec l’homme.

L’auteur insiste :

les objets magiques de ce type sont un message adressé au destinataire qui est ici le fertilisant extranaturel. Le message, ici une question : “ Accordez la fertilité “, ne se limite pas aux pensées, aux paroles et aux actes mais devient “ parlant “ car un objet consacré transmet le message, la question. La croyance est que le géniteur divin, à travers cet objet, comprend beaucoup mieux le message. -

Note. - P. van Baaren, *Doolhof der goden*, (Le labyrinthe des dieux) Amsterdam, 1960,190, souligne la même signification ‘rhétorique’ de la magie : “L’homme appelle les êtres divins à l’aide et en même temps il montre drastiquement à ces aides divins quelle aide il attend d’eux. Bien entendu, cela ne fonctionne qu’au sein de la même religion avec son système d’êtres élevés et leur ouverture aux adeptes humains, système de compréhension mutuelle.

21. Les fétiches.

Bibl. : -- J. Lantier, *La cité magique* (Magie et sexualité en Afrique noire), Paris, 1972,67/77. -

L’auteur note que la langue afrikaans appelle des choses comme un masque, une figurine, un arbre, une plante, ou même un récipient rempli de plusieurs “choses” un “fétiche” et que ceux, nous les humains (hommes, femmes) qui peuvent ! créer un fétiche passent par des épreuves très dures de leur propre initiation. Il a été autorisé une fois à faire l’expérience d’un rite dans un “monastère” de fétichistes dans le nord du Dahomey (Afrique de l’Ouest) juste avant le festival annuel des fétiches à Lolo. La Kaba de Lolo attire beaucoup de monde.

L’ancêtre fondateur des Ber ou Bariba, un peuple très primitif, s’appelle Saccalolo. Il est vénéré comme un dieu. Les féticheurs Bariba recueillent la terre à Lolo où il est enterré pour l’utiliser dans la création de fétiches. Deux types de fétiches sont connus : les fétiches curatifs qui sont constitués de terre de Lolo, et les fétiches porte-bonheur qui sont des statues humaines frottées avec des mélanges magiques.

Les saintes épouses destinées à transférer les forces vitales à un fétiche subissent une formation de trois ans. Elles sont d'abord déflorées mais restent sans relations pendant cette période ; elles ont chacune une hutte qui abrite un phallus qu'elles touchent plusieurs fois par jour mais qu'elles ne sont pas autorisées à utiliser pour le plaisir sexuel. Dans la cour, on peut voir un coq attaché au grand fétiche que Saccalolo présente aujourd'hui. Lorsqu'il chante le matin et le soir, les novices doivent se masturber selon les rites habituels. L'initiation se termine par une excision du clitoris.

Le "pouvoir" de King Lolo.-

Les initiés menés par le chef féticheur sont habillés en blanc. Ils se déplacent sur environ un kilomètre jusqu'à un grand étang dans un méandre de la rivière. Les villageois se tiennent à distance. Le chef du village émet quelques cris puis jette une série de poulets vivants dans l'étang. Les nombreux crocodiles se jettent sur les animaux.- L'initié préside en chantant, suivi des novices. Ils entrent dans l'eau jusqu'à ce qu'elle monte à sa ceinture.

Les crocodiles -

"J'ai vu ce miracle fantastique" dit Lantier (o.c., 76)- libèrent le passage. L'initié s'adresse alors aux crocodiles et, au nom de Lolo, leur ordonne de permettre aux femmes du lieu de puiser l'eau de la mare tout au long de l'année. "Ici et là, les énormes bouches des crocodiles s'ouvrent comme pour répondre" (ibidem). Puis la féticheuse sortit de l'eau à reculons. Le bas de ses jupes était boueux, le haut était blanc. Ce qui donne une impression étrange. Elles atteignent le rivage. Elles se déshabillent et retournent dans l'eau où elles se baignent au milieu des crocodiles".

Impression finale -

"J'ai respiré fortement dans la crainte de l'envie d'attaquer de ces prédateurs. Quelques minutes plus tard, les féticheurs sont sortis de l'étang. Alors les villageoises, tenant des cruches prêtes, vinrent puiser de l'eau à la face des crocodiles, qui les regardaient avec la plus grande indifférence" (o.c., 77).

Note . - Il convient de mentionner une phase du rite à laquelle Lantier a été autorisé à assister, au cours de laquelle les novices ne font plus qu'un avec "les pouvoirs cachés" (o.c., 74). Les novices - entièrement nus - apparaissent sous la direction de l'initié "les yeux fixes" comme s'ils avaient pris de la drogue. Le chef du village, à qui Lantier demande s'ils ont pris une "drogue", sourit et dit qu'ils sont des voyants. Lorsqu'on lui demande ce qu'ils ont vu, il répond : "Ils voient le roi Lolo en compagnie de ses sujets et de ses femmes.

Ceux-ci sont satisfaits car le roi a conquis tous ses ennemis et il a le soleil derrière lui. Le roi est si puissant qu'il accorde aux femmes qui le voient la capacité de contrôler tout ce qui vit." Sur ce, Lantier demanda s'il ne pouvait pas voir une preuve de cela. Entrer dans l'eau entouré de crocodiles, comme décrit ci-dessus, et ce à deux reprises, était considéré comme une "preuve" dans la mentalité du chef du village : "Très sûr. C'est facile. Sois patient" avait-il dit. Il parlait de la scène dans l'étang ! -

Remarque... - Les primitifs aussi ont leurs "miracles" qui justifient les axiomes de leur religion.

22. Une société secrète de femmes.

Bibl. : -J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972,249/257 (Sarabandes de femmes).

Le rôle magique de la femme comme sanctuaire du sperme du père primitif est assuré en Afrique noire par de nombreuses sociétés qui initient les jeunes femmes. Au Gabon, ces sociétés sont appelées "Nyembe" ("Nzembe"). Dans le passé, on risquait sa vie si on essayait d'assister ou d'espionner les réunions des sociétés de femmes. L'auteur raconte son expérience à cet égard. Il a été convenu qu'il était autorisé à assister à la cérémonie et qu'il était accompagné d'un ancien, et non d'une femme sainte.

Le lieu du rituel est un espace ouvert protégé des regards par une triple clôture circulaire constituée de haies de plantes diverses, dont certaines portent des fleurs très odorantes. Au centre se trouve un phallus sacré en terre d'environ deux mètres de haut. Lantier n'a pas été autorisé à entrer dans l'enceinte ; il n'a pas non plus été autorisé à prendre des photos. Il a pu regarder debout sur une échelle contre un arbre près de la clairière. Lorsqu'il est arrivé, le rite avait déjà commencé. De légers nuages obscurcissaient la lumière de la lune mais des torches enflammées la soulageaient.

Devant le phallus sacré, une femme battait le tam-tam. Une cinquantaine de femmes marchaient sans cesse autour du phallus. Elles formaient un train : l'une après l'autre, elles se tenaient la main sur les épaules de la précédente. Elles sont complètement nues mais équipées d'un épais pénis artificiel avec lequel chaque femme - c'est ce qu'il semble à Lantier - touche les fesses de la précédente.

La cérémonie dura sous cette forme monotone - l'Afrique connaît souvent cela - pendant au moins une heure. Soudain, cependant, comme par magie,

la sarabande cessa. La femme qui frappait le tam-tam monta son instrument, qui ressemblait à un tabouret rond, et s'adressa aux participants. De temps en temps, les participants interrompent l'oratrice par des cris ou des répétitions de phrases que Lantier ne comprend pas. Le discours semble interminable. L'oratrice le termine par une série de coups de tambour doublés.

Elle a ensuite penché sa tête en avant contre le phallus et a montré son derrière aux personnes présentes. Elle a ouvert ses fesses avec ses mains. Cela a duré environ dix minutes. Puis la drague a commencé, pendant laquelle chaque participante a poussé le pénis avec lequel elle était harnachée entre les fesses de la meneuse.

Puis les femmes se sont positionnées autour du phallus de terre, déposant le pénis avec lequel elles étaient harnachées. Le meneur donnait de courts coups de tam-tam. Les participantes reprenaient son pénis truqué et le faisaient bouger d'avant en arrière, comme une représentation du rapport sexuel.

“Je me demandais comment tout cela allait finir lorsque le vieil homme qui me guidait m'a ordonné de quitter mon échelle. Je l'ai supplié de me laisser regarder encore quelques minutes mais il m'a assuré que c'était impossible car nous serions tués par je ne sais quel esprit si nous assistions à la partie la plus secrète du rite. J'ai jeté un dernier coup d'œil : l'une des femmes se roulait dans le sable et pleurait à chaudes larmes. Deux autres femmes se tenaient l'une contre l'autre. Mais le vieil homme m'a tiré à l'écart” (o.c., 257).

Note. - L'auteur, o.c., 255, dit : “ J'ai la conviction que des rassemblements de ce genre peuvent être considérés comme des éruptions plus ou moins dans le sens de celles qui existent actuellement dans la région parisienne “ - Cette affirmation est surprenante parce qu'elle n'est pas la seule.

Cette affirmation est surprenante parce qu'elle contredit le reste de l'interprétation que l'auteur fait du contexte de la magie sexuelle en Afrique noire. Le fait que les femmes en question “vivent” est tout à fait conforme à ses vues sacrées. Elles vivent sincèrement ce que les traditions imposent. Le fait que l'on parle de “vivre dehors” témoigne d'une méconnaissance de son caractère sacré. Bien qu'une sorte de survie en soit apparemment un aspect.

Les sociétés secrètes, comme celle décrite par l'auteur dans sa rencontre, ont pour but d'exécuter les règles de conduite des ancêtres sur terre et dans l'autre monde, y compris sous la forme que nous venons de décrire. Malheur

à ceux qui, dans ces cultures, oseraient les détruire. Cela peut expliquer la reddition des femmes.

23. Du masque au masque sacré.

Bibl. : -- J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 195ss ... -...

L'auteur assiste à la dédicace privée d'un masque à Diosso, un village proche de Pointe-Noire (Congo-Brazzaville). La case rectangulaire est remplie d'objets très divers dont la sous-structure du magicien. Quelques hommes et une femme aux vêtements plutôt ordinaires sont présents. L'homme sacré garde le haut du corps non vêtu mais est chargé d'un étonnant ensemble d'avant-bras magiques. Il était assis pendant une conversation banale.

Au signe d'un préposé, il se lève et, dans un coin, prend un certain nombre de paniers et d'objets qu'il place devant lui. Sur un bloc, il pose un masque peint de figures géométriques. D'un sac, il sort un fétiche (objet chargé d'un pouvoir magique) auquel étaient attachés des morceaux de métal, des clous, des morceaux de clés, etc.

La femme se déshabille et d'une voix coupante elle entame une mélodie qu'elle chante jusqu'à la fin du processus - L'homme sacré pose le masque sur le fétiche. Il prend dans une ruche un serpent qui semble endormi, et le saisit par la tête. Lentement, il s'enroule autour de son bras. Tenant le serpent au-dessus de lui, le bras tendu, il secoue trois fois un panier rempli d'objets qui tintent. Le serpent se déploie. Des deux mains, il les saisit et les fait s'enrouler autour du masque. L'animal accomplit le rite avec apathie. C'est ainsi qu'il semble à Lantier.

La femme chante ou plutôt pleure en se déhanchant, en gesticulant, en frappant des mains - l'homme sacré sort une corne tronquée dans laquelle il jette une poudre. Il secoue la corne comme un pichet de tarling. Il la porte à ses lèvres, se penche sur le masque et en soufflant trois fois, il jette la poudre sur le masque.

La femme s'arrête soudainement. Le magicien place le serpent, la corne et le fétiche dans leurs paniers respectifs et pose le masque sur le bloc.

De retour à Pointe-Noire, Lantier s'étonne de l'absence de danse. On lui explique que le masque n'a pas un but collectif mais a été commandé par l'un des hommes présents : deux de ses enfants sont morts en quelques jours et il demande une incantation contre une lutte fatidique.

Axiomatique.-

O. c., 154.- Lantier observe que, dans les prémisses d'un tel événement magique, il est vrai que les choses données ont leur place et que la création d'une chose nouvelle est une perturbation de l'ordre donné des choses. Par conséquent, le recours aux ancêtres, et en particulier à l'ancêtre fondateur, est obligatoire par-dessus tout. L'homme veut savoir s'il aime ce qu'il va créer ou s'il veut forcer sa création. Par conséquent, toute production est un rite de passage, adressé aux "esprits" afin de les persuader, et elle prévoit la production des garanties nécessaires et suffisantes. - Conséquence : la construction de villes, de villages, de cabanes, leur implantation, la fabrication d'équipements sont régis par des règles parfois très complexes et, de plus, très variables selon les pays.

Note... - Th. P. van Baaren, *Doolhof der goden*, Amsterdam, 1960, définit le sainte masque comme une couverture du visage qui porte généralement les traits d'esprits ou de divinités qui " apparaissent " à travers le masque, c'est-à-dire qui sont visiblement et tangiblement présents. La danse des masques utilise alors les saintes masques pour représenter des êtres divins ou du moins supérieurs.

La question se pose dans la description que fait Lantier de l'extérieur : quels processus et quelles présences : l'homme sainte, la femme sainte qui chante, le serpent sainte, les objets consacrés, les présences montent. Ce qui est magiquement certain, c'est que le masque, une fois consacré, dégage une nouvelle force vitale ou "mana" qui se répand dans la famille de l'ordonnateur dont les enfants sont morts en un temps remarquablement court, entre autres. Cette force vitale est celle du magicien lui-même, de ses objets we mais aussi et en premier lieu - comme le précise van Baaren - de l'ancêtre fondateur et des âmes ancêtres, des esprits associés à ces êtres, etc. -

L'intuition consiste alors à saisir le "sacré" ou le "sacré" qui se cache dans et derrière tout ce qui est extérieur. Ce n'est qu'alors que l'on saisit ce qui se passe réellement. Ce n'est qu'alors qu'il existe une véritable science religieuse qui voit à travers l'extérieur.

24. Le juge comme interprète d'un esprit.

Bibl. st. : - J. Lantier, *La cité magique*, Paris, 1972, 132/134.-.

Dans les forêts du Gabon, la formation des juges comprend deux étapes, l'appel aux esprits familiaux et l'initiation rituelle. Dans chaque famille, on conserve les crânes des ancêtres, qui sont avec grand soin écorcés, nettoyés et frottés avec la salive des femmes.- Un garçon, choisi avec soin, est placé au milieu de la forêt.

Un garçon, choisi avec soin, est placé au milieu de la forêt. Un rite permet aux ancêtres de l'accepter : il prend une décoction de l'écorce d'une euphorbe ("alan") afin qu'il puisse voir les esprits. Byeri, l'ancêtre primordial lui-même, lui apparaît et lui donne une tape sur l'épaule qui fait de lui un météorologue. Si Byeri n'apparaît pas, cela signifie que les ancêtres refusent celui qui est récité par les vivants.

Dans certaines tribus, les juges sont désignés parmi les hommes qui ont un contact avec Byeri. L'assemblée des juges se choisit elle-même. Ceux qui sont ainsi choisis s'isolent pour voir Mundju, l'esprit de la plante chargée de pouvoir. Autour de cette plante, chaque participant place les crânes de sa famille. Les crânes des juges décédés sont placés le plus près possible. Pendant huit jours, au rythme des tam-tams et des tintements, les candidats doivent continuellement bouger la tête de haut en bas, sauf pendant les repas. Ils prennent une dose précise d'iboga (une plante) afin que trois jours plus tard, ils voient les ancêtres.

Le cinquième jour, la force vitale de la plante entre dans leur tête et ils sont désormais habités par son esprit, qui représente l'ordre du monde. Ce qu'ils disent alors est infallible. Ensuite, ils ornent leur tête de plumes de perroquet, "l'oiseau qui parle sans comprendre". Avec un bâton, ils frappent la terre et remercient l'esprit qui est en eux : "Toi, esprit de la parole, toi qui as ouvert pour nous la porte étroite et difficile à atteindre, nous te remercions. Esprit de la parole, désormais tu parles par nos bouches. Esprit de la parole, désormais, grâce à toi, nous sommes la vérité".

Les juges reçoivent alors les signes distinctifs de leur fonction : un bonnet phrygien rouge, un bâton à grelots pour imposer le silence, et un ensemble d'objets magiques avec lesquels ils touchent ceux dont ils exigent une attitude respectueuse et une obéissance absolue. Comme l'esprit de l'ancêtre parle à travers eux, tout le monde s'incline naturellement devant eux.- Ces juges jouent le rôle d'exécuteurs de la loi et de magistrats.

Note. - O.c., 124.-Le rôle d'un we plant intrigue Lantier, en effet, il l'agace. Ainsi, il dit :

“Les plantes possèdent, comme ça, la faculté de guérir ou de tuer”. Cette découverte, l’auteur la considère comme l’observation la plus importante dans l’évolution de l’humanité après la découverte du feu. Plus que cela - et cela agace encore plus l’auteur - les plantes permettent de voir l’autre monde.

Il conclut : “La mentalité primitive est effrayée par l’existence d’un pouvoir aussi fantastique et se résigne à la supériorité de la plante” (ibid.). La plante - dit-il -, une fois “personnifiée”, acquiert un pouvoir surhumain. Pire encore : un arbre magique, par exemple, est habité par un esprit invisible.- Compte tenu de tout cela, la plante est pour un primitif en soi un fétiche : elle tire son être de l’autre monde. Le fait qu’elle appartienne à l’autre monde - en cela elle surpasse les êtres humains - témoigne - comme une “ personne “ - de sa capacité à lire dans l’esprit des gens, à déterminer leur culpabilité, à juger éthiquement leurs actions et à y répondre par une récompense ou une punition.

“Cette étonnante croyance, si répandue dans les sociétés archaïques, si lourde de conséquences”, agace l’auteur, qui aborde néanmoins - surtout lorsqu’il s’agit de magie sexuelle - les primitifs avec un esprit ouvert.

Notes . - C’est clair : l’interprétation de Lantier, telle qu’elle est exposée ci-dessus, témoigne d’une méthode superficielle, behavioriste (ne s’attachant qu’aux comportements extérieurs). Il comprend mal ce que les primitifs lui disent, en n’expliquant pas leurs revendications à partir de leurs axiomes et de leurs expériences, mais en les regardant à partir de son axiomatique occidentale, en tant qu’étranger. Cette méthode est peut-être scientifique, mais reflète-t-elle la réalité ?